

le phare

journal n° 5

centre culturel suisse • paris



paris • centre culturel
suisse
25
ANS

ÉVÉNEMENTS • À REBOURS, EXPOSITION PAR JEAN-CHRISTOPHE AMMANN / CARTE BLANCHE À PARKETT

MUSIQUE • MONTREUX JAZZ FESTIVAL / TOBIAS PREISIG / RUIN / RENCONTRE • L'IRAN DE SERGE MICHEL ET PAOLO WOODS

PORTRAIT • OLIVIER PÈRE / ACTUALITÉ CULTURELLE • LES SUISSES EN AVIGNON / THOMAS HIRSCHHORN / SOPHIE HUNGER



© Eduardo Serafini

● ... DES CONCERTS / Malcolm Braff a verni son disque *Voltage*, avec son trio (30 mars) et ses invités Erik Truffaz (31 mars) et Stéphane Belmondo (1^{er} avril).



DS

● ... UNE TABLE RONDE D'ARCHITECTURE / Le Campus Novartis à Bâle, présenté par Vittorio Magnano Lampugnani (26 février).



© Marc Domage

● ... UNE PERFORMANCE / Le comédien Serge Renko dans *Les Mannequins de Corot*, de Denis Savary (24 mars).



© Marc Domage

● ... DU THÉÂTRE / *Soupçons*, mis en scène par Dorian Rossel (du 9 au 21 mars).



© Eduardo Serafini

● ... DES CONCERTS / Imperial Tiger Orchestra (3 et 4 février).



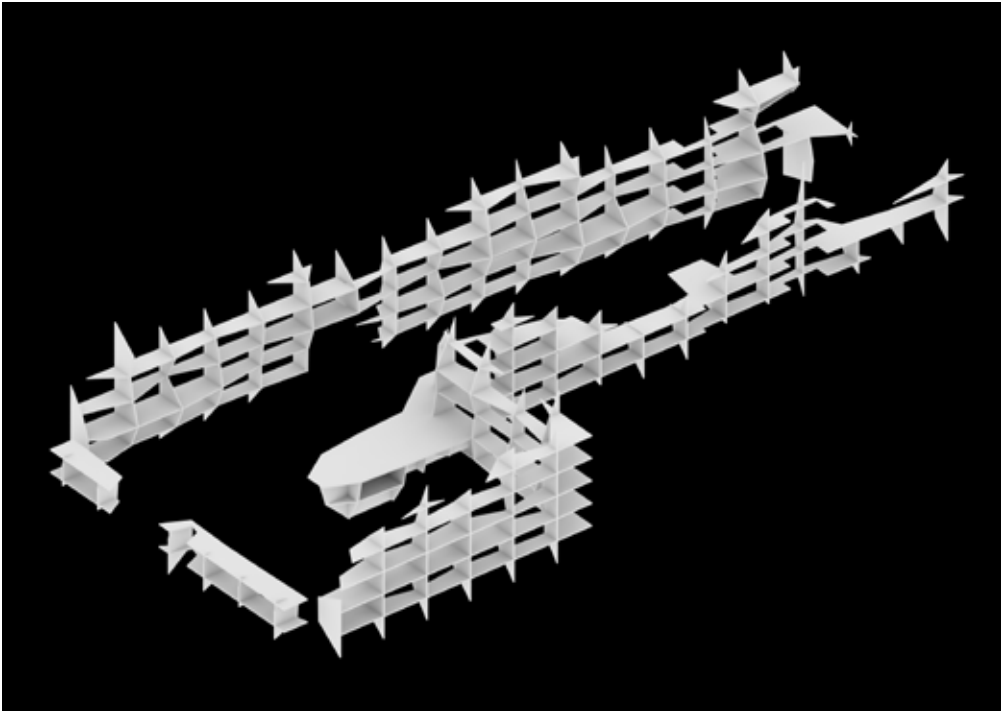
© Eduardo Serafini

● ... UNE LECTURE SCÉNIQUE / *La Commissaire chantante*, de Matthias Zschokke, avec Anémone, Roger Jendly, Isabelle Rüf (10, 11 et 12 février).

Sommaire

• INTRAMUROS
—— La programmation # 02 / 2010 du Centre culturel suisse
4 / • EXPOSITION
« Le corps est l'élément fondateur de l'art occidental »
Interview de Jean-Christophe Ammann pour l'exposition <i>À rebours</i>
Rencontre avec un grand curateur
9 / • DANSE
Lignes abstraites pour corps offerts
Perrine Valli
10 / • MUSIQUE
Tobias Preisig, une nouvelle voix du violon jazz
RUIN, l'hommage glam-rock au cabaret berlinois
Montreux Jazz Festival, un mythe suisse / Piano panier
15 / • ARCHITECTURE
Devanthéry & Lamunière, la rigueur et l'écoute
Jakob + MacFarlane, concepteurs de l'espace d'art
17 / • INSERT D'ARTISTE
Silvia Buonvicini
21 / • ARTS ET ÉDITION
« À nos débuts, le monde était plus plat »
La revue <i>Parkett</i> par ses fondatrices
Marche sur mes yeux et fais-moi voir !
L'Iran de Serge Michel et Paolo Woods
• EXTRAMUROS
24 / • EXPOSITION
Le Centre culturel suisse en escale à Bâle
• L'INVITÉ
25 / • ENTRETIEN
« Mon objectif est que Locarno redevienne incontournable »
Rencontre avec Olivier Père, directeur du festival de Locarno
• LONGUE VUE
—— L'actualité culturelle suisse en France
29 / Expos / Scènes / Cinéma / Musique
• MADE IN CH
—— La sélection éditoriale du Phare
32 / Littérature / Arts / Musique / Cinéma
36 / • INSERT D'ARTISTE
HOIO présente Santa Lemusa

Couverture
Caro Suerkemper, sans titre, 2009, céramique vernie, hauteur 52 cm. Photo : André Bockholdt, Berlin.
© Caro Suerkemper / ADAGP, Paris 2010



Édito

En cette année 2010 où le Centre culturel suisse de Paris fête ses 25 ans, nous composons beaucoup avec les notions d’espace et de temps. Les locaux du CCS changent de visage et, en partie, d’usage. Après quatre mois de chantier, nos bureaux ont retrouvé leur hauteur de plafond et la *project room* allie élégance et fonctionnalité. Mais c’est surtout dans l’espace donnant sur la rue des Francs-Bourgeois que les architectes Jakob+MacFarlane ont déployé toute leur inventivité. Ce qui fût pendant 24 ans une bibliothèque, difficile à mettre en valeur malgré son rôle patrimonial essentiel, est désormais une librairie très contemporaine, qui met l’accent sur l’actualité artistique, la prospection et la diffusion des livres. Cette librairie, où sont mis en valeur des auteurs et éditeurs suisses, toutes disciplines artistiques confondues, comprend une zone café où le visiteur peut aussi lire la presse suisse plurilingue.

Autre rebond spatio-temporel : l’une des plus grandes figures de l’art contemporain de ces quarante dernières années, Jean-Christophe Ammann, est notre invité. Non seulement il est l’une des personnalités de l’art qui nous a le plus marqué dans nos propres parcours, mais aussi l’organisateur de la toute première exposition au Centre culturel suisse, en 1985, et c’était avec le duo Peter Fischli et David Weiss! Aujourd’hui, avec la même soif de découverte que lorsqu’il dirigeait la Kunsthalle de Bâle ou le Museum für Moderne Kunst de Francfort, Ammann nous guide vers des oeuvres qui explorent le corps, la nudité et la sexualité, questions selon lui fondatrices de l’art occidental.

L’identité du CCS évolue. Dans ses murs à Paris mais aussi ailleurs. Institution invitée à Liste – The Young Art Fair à Bâle, le CCS affirme son rôle de producteur d’oeuvres et de lien dynamique entre les scènes artistiques suisse et française. Quand au site www.ccsparis.com, il permet désormais un accès facilité à 25 ans d’archives. Ici et ailleurs, dans le présent et dans le passé, le CCS travaille à la fertilisation de son histoire et à la construction de ses projets.

—— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Le CCS vous propose depuis plus d’un an ce journal que nous pilotons avec la journaliste Florence Gaillard, qui en assure la rédaction et la coordination, et avec la graphiste Jocelyne Fracheboud qui en réalise la maquette. Aujourd’hui Florence s’envole vers d’autres aventures. Nous lui souhaitons plein succès pour ses nouveaux projets et nous saluons l’arrivée de la journaliste Sylvie Tanette, qui sera la gardienne du *Phare* à partir du prochain numéro.

Jakob + MacFarlane, système mobilier : espace librairie-café du Centre culturel suisse, 2010. DR

« Le corps est l'élément fondateur de l'art occidental »

Jean-Christophe Ammann a conçu l'exposition *À rebours* pour le Centre culturel suisse. Il y présente les œuvres de quatre artistes qui abordent frontalement les questions du corps et de la sexualité. — Propos recueillis par Jean-Paul Felley avec la collaboration de Sylvie Tanette



Jean-Christophe Ammann devant *The Same*, peinture d'Elly Strik, 2005 (UBS Art Collection). Photo: Elly Strik



Elly Strik, *Ophelia*, 2008, huile, laque et crayon sur papier, 231 x 163 cm. Photo : Peter Cox. © Elly Strik

Elly Strik
NL, 1961. Vit à Bruxelles.

Expositions personnelles
2009: *La Bocca è baciabile*, Laboratorio Kunsthalle, Lugano
2008: *Species*, DIX 291, Paris
2007: *Gorillas, Girls and Brides*, Le 19, Crac, Montbéliard

Publications récentes
Oracle, Drawing Centre Diepenheim, éditions Tornado, 2009
The Bride Fertilized by Herself, éditions Tornado, 2009
Gorillas, Girls and Brides, De Pont, Tilburg, éditions Tornado, 2006

● **EXPOSITION**

08.05 – 18.07.10

À rebours

Martin Eder (D), Elly Strik (NL),
Caro Suerkemper (D)
et Christoph Wachter (CH)
commissariat :
Jean-Christophe Ammann

RUIN, le groupe de Martin Eder,
donne un concert le mercredi
9 juin à 20h.

■ En 1985, Jean-Christophe Ammann, alors directeur de la Kunsthalle de Bâle, proposait une exposition de Fischli & Weiss au Centre culturel suisse. Ce qui révélait, déjà à l'époque, une volonté de placer ce lieu à la pointe de la recherche artistique. Vingt-cinq ans plus tard, il nous semble tout naturel d'offrir une carte blanche à ce personnage-clé du monde artistique, pour le regard acéré qu'il porte depuis quarante ans sur l'art contemporain. Sa réponse s'intitule *À rebours* et rassemble des œuvres de Martin Eder, Elly Strik, Caro Suerkemper et Christoph Wachter. Une exposition forte où domine le thème du corps.

● Jean-Paul Felley / *Pour cette exposition, tu as choisi de montrer quatre artistes, qui travaillent avec différents médiums (peinture, aquarelle, photo, sculpture, gravure) et dont les œuvres traitent du corps humain, de sa représentation, de son intimité. Pourquoi ce choix ?*

● Jean-Christophe Ammann / Il se passe actuellement dans l'art quelque chose qui me déplaît, que j'appelle la globalisation de l'art. C'est-à-dire que, pour chaque exposition, on essaie de trouver une clef, que l'on pourrait définir par l'expression : « compatibilité des expressions plastiques ». Pour un commissaire, un directeur de biennale, peu importe où, il s'agit d'être capable de trouver des œuvres qui soient politiquement correctes aux yeux de tout le monde. Cette idée de globalisation, que je nomme aussi « idéologie globalisatrice », élimine ce qui est fondateur de la culture occidentale : le corps, et même le corps nu.

● JPF / *Est-ce irrémédiable ?*
● JCA / Un mouvement est toujours suivi d'un contre-mouvement. Aussi, à l'occasion de cette carte blanche, j'ai voulu présenter une jeune génération qui constitue ce « contre-mouvement ». J'ai réuni des artistes



Caro Suerkemper, sans titre, 2009, céramique, hauteur 62 cm. Photo: André Bockholdt. © Caro Suerkemper/ADAGP, Paris 2010

Caro Suerkemper
D, 1964. Vit à Berlin.

Expositions personnelles

2009: Galerie Conrads, Düsseldorf
2008: *Gebrannte Kinder*,
Städtische Galerie, Wolfsburg
Unschuld in tausend Nöten,
Galerie Display, Leipzig
2007: Galerie Römerapotheke,
Berlin

Publications récentes

Anmut und Würde, 2010
*Caro Suerkemper. Gebrannte
Kinder*, Galerie Römerapotheke,
Zurich, 2006

Martin Eder
D, 1968. Vit à Berlin.

Expositions personnelles

2010: *Ugly*, Galerie EIGEN+ART,
Berlin
2009: *Der dunkle Grund*,
Galerie Neue Meister, Staatliche
Kunstsammlungen Dresden
Martin Eder, Galerie
Hauser & Wirth, Londres

Publications récentes

Martin Eder, Der blasse Tanz,
éditions Prestel, 2010
Martin Eder, Die Armen,
éditions Prestel, 2008

qui explorent cette essence même de l'art, cette mémoire collective de l'art occidental. Ils renouent également avec une certaine dimension humaine, dans le sens où ils utilisent à nouveau leurs mains, creusent l'intimité de l'individu. Je crois qu'aucune évolution n'est linéaire. Prenons l'exemple d'internet : c'est devenu comme le téléphone jadis, mais une jeune génération va pourtant décider de s'en éloigner pour retourner à l'humain.

• **JPF / D'où le titre À rebours ?**
• **JCA / Ce titre est emprunté à l'écrivain Huysmans.**
Il ne signifie pas que je m'identifie à Des Esseintes, son héros, qui par une régression extraordinaire devient un homme religieux à la fin du livre. Disons que j'ai voulu exploiter l'idée d'un retour vers les fondamentaux de l'individu, sans toutefois me perdre dans une thématique globalisante.

• **JPF / De Martin Eder tu as choisi, avec lui, de présenter des photographies grand format de femmes, ainsi que des aquarelles. Pourtant en 1989, dans tes Conversations* avec Rémy Zaugg, tu disais que « le regard des hommes qui photographient des femmes [l'] intéressait peu »...**
• **JCA / En vingt ans, beaucoup de choses ont changé.**
La place de la femme dans notre société s'est renforcée. Le regard masculin posé sur une femme nue est devenu beaucoup plus intuitif qu'avant, on n'est plus dans le voyeurisme. Avec ses portraits de femmes nues, Martin Eder partage le regard d'un Lars von Trier. On peut les relier dans l'histoire de l'art, comme on peut



Caro Suerkemper, sans titre, 2009, gouaches sur papier, 32 x 24cm.
Photo: Jürgen Gebhardt © Caro Suerkemper/ADAGP, Paris 2010

rapprocher le *Christ* de Mantegna de celui de Holbein. Martin Eder fait un nu dénudé mais, en même temps, il est capable de rattacher ce nu à notre tradition iconographique occidentale. Il fait un nu à la façon d'un *ecce homo*. Sa nudité n'est pas vulgaire même si les femmes qu'il photographie peuvent l'être.

• **JPF / Comment comprends-tu cette mise en scène-là du nu ?**
• **JCA / Martin Eder le met en scène comme une apparition, telle qu'on pouvait en trouver dans les peintures espagnoles du XVIII^e siècle. C'est ce qui fait sa force. En outre, il fait quelque chose qu'aucun autre artiste, avant ou après lui, n'a fait et vraisemblablement ne fera : il transforme des photographies, extraites de revues érotiques, en aquarelles. Traditionnellement, on utilise l'aquarelle pour représenter un paysage. Martin Eder bouleverse totalement cette technique pour créer une œuvre à couper le souffle. Un autre**



Martin Eder, photographie de la série *Les Nus*, 2008, C-Print, 240 x 160 cm. Courtesy: Galerie EIGEN+ART Leipzig, Berlin / Hauser & Wirth Zurich, Londres, New York / ADAGP, Paris 2010



Christoph Wachter, sans titre, 1994, gravures, 3x4 cm. © Christoph Wachter/ADAGP, Paris 2010

Christoph Wachter
CH, 1966. Vit à Berlin.

Expositions personnelles
2010: Université d'Innsbruck
2009: *Christoph Wachter et Mathias Jud*, Weisman Art Museum, Minneapolis

Publication liée à l'œuvre présentée au CCS
Christoph Wachter, *Dreißig Radierungen und ein Gespräch weder über Kunst noch Pornographie*, éditions Schedler, 1994

phénomène que j'observe chez lui, c'est sa perception du tridimensionnel. Il peint la distance entre lui et le sujet. Aujourd'hui, la perception est souvent plate, parce qu'elle nous arrive à travers les médias, et les médias ont écrasé les trois dimensions, neutralisé l'espace. Dans ses aquarelles, Martin Eder semble le réinventer. Et ce qui est incroyable, c'est qu'il le fait à partir de photos.

• **JPF** / *Changeons d'univers. Venons-en à celui, empreint de kitch, de Caro Suerkemper.*

• **JCA** / Caro Suerkemper fait des gouaches et des sculptures. Cette artiste est très, très subversive. Elle montre souvent des scènes SM, mais aussi des femmes en costume folklorique, sur le visage desquelles on peut lire qu'elles ne portent pas de culotte... Car Suerkemper utilise et transforme le kitch. Jeff Koons nous l'a montré : utiliser le kitch, ce n'est pas faire du kitch. L'élément kitch est important, il est aussi présent dans les aquarelles de Martin Eder. Mais il faut être capable de le métamorphoser. Tout comme la sexualité, cette question m'intéresse. Il faut trouver une forme, afin d'éviter que l'élément kitch devienne justement kitch. Caro est championne dans ce domaine. Son travail sur l'expression et l'émotion kitch la rapproche de Bellini.

• **JPF** / *Avec le travail d'Elly Strik on passe à la peinture, au dessin, souvent de grand format. Elly Strik est néerlandaise, Martin Eder et Caro Suerkemper sont allemands. Peut-on déceler des influences différentes dans son œuvre ?*

• **JCA** / Il y a chez Elly un potentiel de la métamorphose. Elle est parfois considérée comme postféministe, mais ce n'est pas vrai. Elly reprend à son compte ce que Duchamp disait, à savoir que chaque artiste homme est sa propre fiancée et que chaque artiste féminine est son propre fiancé. C'est une femme très stricte, elle enseigne, elle n'est ni folle ni violente comme peut l'être d'une façon merveilleuse une Marlene Dumas. Mais Elly envisage la force transformatrice de son être, la multiplicité des visages et des identités en elle. Cette capacité, elle la traduit en dessins, en peintures – que je considère comme des dessins – dont le trait de crayon porte en lui-même ce potentiel de transformation. Dans cette dimension d'identité multiple, Elly ne fabrique pas un moi fictif, elle diffuse son être de façon exubérante. Même si elle travaille sur son intimité, elle n'enferme pas : c'est une force ouverte à 360 degrés.

• **JPF** / *Christoph Wachter est le seul Suisse de cette exposition. Et c'est le seul des quatre dont tu proposes une œuvre déjà ancienne. Sa série de 100 gravures date de 1994/1995 mais n'a jamais été exposée.*

• **JCA** / Aujourd'hui, Christoph Wachter fait des choses très différentes de ce que je présente dans *À rebours*. Il travaille surtout avec l'informatique. Il a pris une certaine distance vis-à-vis de cette œuvre, constituée de cent pièces, que je ne savais pas comment exposer en 1995. Je sentais qu'il y avait une folie dans ces tableaux de la taille d'un timbre-poste, représentant des scènes SM. Le format minuscule est la conséquence d'une tension entre le faire et la culpabilité de l'avoir fait. C'est une focalisation maximale de l'intensité : si l'œuvre avait été plus grande elle aurait perdu de cette force. Cette œuvre porte en elle une sorte d'incroyable implosion : une intensité sur un espace minimal, avec des scènes fantasmagoriques si denses et saturées que, parfois, c'est le noir total. Une œuvre comme celle-ci, on ne la réalise qu'une seule fois dans sa vie. ■

* Rémy Zaugg : *Conversations avec Jean-Christophe Ammann*, éd. art&art, coll. Écrits d'artistes du xx^e siècle, Dijon, 1990.

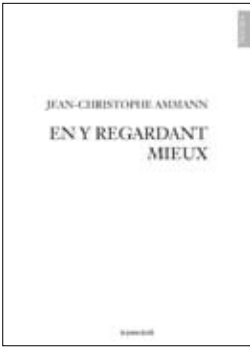
RENCONTRE AVEC UN GRAND CURATEUR

■ Jean-Christophe Ammann évoque quarante ans d'émerveillement face à la création artistique lors d'un grand entretien public au CCS.

Il est assurément l'une des plus grandes figures de l'art contemporain de ces quarante dernières années. Depuis 1967, où Jean-Christophe Ammann (1939) fut l'assistant de Harald Szeemann à la Kunsthalle de Berne, jusqu'en 2001, année où il quitte la direction du Museum für Moderne Kunst de Francfort, il n'a cessé de se passionner pour les artistes de toutes générations et de transmettre son enthousiasme. De 1969 à 1977, il dirige le Kunstmuseum de Lucerne, puis la fameuse Kunsthalle de Bâle de 1978 à 1988, avant de mettre toute son énergie dans la construction du nouveau musée de Francfort. Outre ces institutions qu'il a menées avec une fougue et une précision rares, Jean-Christophe Ammann a été le coorganisateur de la mythique Documenta 5 de Kassel.

Où est sa force ? Dans sa capacité à communiquer avec les artistes, à les encourager à aller plus loin, à faire en sorte qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes dans leurs expositions. Et Jean-Christophe Ammann a toujours tenu à distinguer les rôles : l'artiste d'un côté, de l'autre le curateur, ou plutôt le « producteur », comme il préfère se définir. Il le dit dans ses entretiens avec Rémy Zaugg : « *Il y a les créateurs, et il y a ceux qui se laissent enchanter par leurs créations. Je suis, moi, de ceux qui s'émerveillent.* »

Ses talents de communicateur, sa grande énergie, mais aussi ses réflexions sur l'art, Jean-Christophe Ammann les partage tant par ses textes que par l'enseignement qu'il professe à l'université de Francfort depuis 1999. Il a abordé dans ses écrits les démarches d'Alighiero Boetti, Louise Bourgeois, Miriam Cahn, David Claerbout, Marlene Dumas, On Kawara, Markus Raetz, Pipilotti Rist, Rosemarie Trockel, Jeff Wall, pour ne citer que quelques-uns des artistes avec lesquels il a collaboré. Parus en allemand aux éditions Westend, ses écrits sont aujourd'hui pour la première fois édités en français par le Centre culturel suisse et les Presses du réel, à l'occasion de l'exposition *À rebours*. Autant de souvenirs, de projets, de réflexions longuement mûries et de découvertes récentes que ce prestigieux invité du CCS évoquera lors de cet entretien public. ■



● GRAND ENTRETIEN

VENDREDI 28.05.10 / 20 H
Jean-Christophe Ammann

Avec Martine Béguin,
journaliste à RSR – Espace 2



Perrine Valli, revêtue de la multitude de petits hommes blancs et anonymes évoqués dans sa dernière chorégraphie. © Akatèr

Lignes abstraites pour corps offerts

Dans *Je pense comme une fille enlève sa robe*, la chorégraphe Perrine Valli aborde le thème de la prostitution. Plutôt qu’une reconstitution réaliste, elle a choisi l’évocation abstraite du corps en liberté.

— Par Marie-Pierre Genecand

■ Sans agressivité militante. Sans vulgarité commentée. Sans l’empathie de certains documentaires qui forcent à prendre parti. Dans sa dernière pièce, inspirée par la prostitution dont elle a étudié la réalité à Genève, Perrine Valli a réussi à créer sur un sujet risqué, sans du tout adopter les poses attendues. Peut-être a-t-elle

DANSE

MERCREDI 19.05.10 / 20 H

Perrine Valli

Je pense comme une fille enlève sa robe (60’)

Avec Jennifer Bonn et Perrine Valli

bien lu Georges Bataille, à qui elle emprunte le titre, fort joli, de cette pièce pour mouvements, sons et projections ? *Je pense comme une fille enlève sa robe* est en tout cas un spectacle de bout en bout ouvert, inventif et délicat. Il y a même de l’humour dans ce duo féminin qui parle du corps offert, avec et sans joie.

Le jeu des territoires

Le trottoir, les talons, la jupe ultracourte, le regard las. Cette réalité, Perrine Valli l’a peut-être connue : pour cette création la chorégraphe franco-suisse installée à Genève a rencontré des membres d’Aspasie, association qui défend les droits des prostituées. Mais *Je pense comme une fille...* ne restitue pas les ficelles du métier. D’entrée, Perrine Valli préfère l’évocation du corps inventif. Soit une table-lit sur laquelle le corps nu de la danseuse dessine bosses et vallons. Un dos tout d’abord. Augmenté, creusé par la ligne des bras. Et puis une plongée horizontale, le torse plaqué sur le plan de bois, qui révèle une rêverie intime.

Une place pour la colère

Ce temps du repli ne dure pas. Avec Jennifer Bonn, dont la silhouette de liane jouera bientôt en miroir, commence la séquence des territoires. Vague allusion aux trottoirs. La belle, chanteuse, bruiteuse aussi, décolle du sol de longues lignes de bandes adhésives. Ce geste, minutieux, qui va scander tout le spectacle, vient titiller notre perception du monde souvent limitée par des préjugés au ras du plancher. Déjà, dans *Série*, sa première pièce, Perrine Valli quadrillait le sol de bandes de papier W.-C. qu’elle déployait selon des systématiques appliquées. Le travail, froid et distancié, manquait d’urgence et d’adresse au public mais déjà ces tranquilles tracés intriguaient.

Dans *Je pense comme une fille...* on retrouve cette délicatesse. Ce versant joueur. Cette séquence, par exemple, où une ribambelle de petits hommes stéréotypés défilent sur le mur. Une animation qui dit l’insignifiance des clients pour des femmes qui ne les voient que passer ? Sans doute, d’autant qu’une série de ces poupées sort de la bouche de la danseuse. Elle les libère, comme des mots blancs sur une page noire. Se raconter à travers l’autre, même si l’autre appartient à une multiplicité indifférenciée.

Perrine Valli offre-t-elle de la prostitution une vision complètement réconciliée ? Certainement pas ; la chorégraphe n’oublie pas tout à fait la colère. Des étoiles sur les seins, les deux interprètes sautent mécaniquement sur le violent « *Anti-Michtonneuses* », brûlot misogyne du groupe de rap genevois Dock Bundi. Des sauts de face, de profil, de dos qui évoquent les portraits-robots des commissariats. Les belles de nuit ne sont jamais à l’abri des raideurs de la société qu’elles soulagent sans bruit. ■



Tobias Preisig: « Ma musique est touche à tout, mais je déteste l'idée de cross-over. » © Nina Mann

● CONCERT

MERCREDI 12.05.10 / 20 H
Tobias Preisig

Une nouvelle voix du violon jazz

Le Zurichois Tobias Preisig vient d'enregistrer *Flowing Mood*, un disque où son violon envisage le jazz comme un espace ouvert et réceptif. Frais et planant. — Par Florence Gaillard

■ Franchement, le violon et le jazz sont-ils faits pour s'entendre ? Il y a un « oui mais... » dans la réponse. Le violon est blues, cajun, folk et surtout, classique. Pour attraper la note bleue il a souvent opéré des détours : le swing manouche d'un Stéphane Grappelli ou le rock électrisé de Jean-Luc Ponty et Didier Lockwood, pour citer des exemples français.

Tobias Preisig, 29 ans, s'y prend autrement. Il n'est pas manouche, il n'est pas rock. On le dit violoniste jazz, mais le jazz n'a chez lui rien d'une chapelle dont il veut forcer la porte. « Le jazz peut être sectaire, concède le Zurichois. Et lorsqu'il l'est, ça n'est pas pour moi. »

Le violon jazz a des interprètes, des inventeurs, mais pas vraiment d'icônes universelles écrasantes. Pas de Miles Davis pour incarner Dieu chez les trompettistes. Pas de Coltrane pour tétaniser le saxophoniste. « C'est une chance, explique Tobias. Le violon a le champ plus libre pour s'inventer. » Parce que le violon jazz est lesté d'un moindre poids patrimonial, Tobias Preisig n'avait pas de père à tuer. Il cite des influences hétéroclites qui vont de Robert Wyatt à Radiohead, de Björk à Dino Saluzzi. De la pop qui assume la mélodie, comme Coldplay, ou le minimalisme mystique d'Arvo Pärt. Et un climat, l'European Jazz, habité par des souffleurs nordiques et les échos du label ECM. Cet European jazz de Tobias Preisig, c'est le jazz à l'écoute d'électro, de musique ethnique ou de rock, dégagé des grands fantômes et modèles américains, pour faire court.

« Violon ou pas, dit Tobias, il s'agit de trouver sa voix, unique. Ma voix, je serai toujours en train de la chercher, mais je crois avoir trouvé un petit quelque chose. » C'est pour cela qu'il s'est lancé dans la réalisation de *Flowing Mood**, sorti en avril, un premier vrai CD qu'il signe entièrement. Il révèle un impressionnant don de l'espace partagé. Ce n'est pas le disque d'un violoniste, mais celui

d'un quartet où Stefan Rusconi (piano), André Pousaz (contrebasse) et Michi Stutz (batterie) n'ont rien d'accompagnateurs. « Tant mieux si cela s'entend, car c'est tout ce que je veux. Je déteste ces passages solo à tour de rôle, typique de l'ensemble jazz traditionnel. Je voulais que chacun ait son rôle à part entière. »

Le goût de l'ensemble, le tissu qui se crée à plusieurs. Évident chez lui. C'est que Tobias Preisig a appris le violon à travers toutes sortes d'autres instruments. Piano, percussion, saxophone, à l'école de jazz de Berne puis à New York. Il a commencé la musique dans et par le groupe : « Mon père accordéoniste jouait de la musique folklorique appenzelloise avec mon grand-père contre-bassiste. J'ai commencé à jouer avec eux vers 7 ans. Jouer d'oreille, avec d'autres, ça développe l'écoute et le sens de l'improvisation. Le jazz m'a paru, plus tard, très naturel. »

— Le parrainage de George Gruntz

Plus tard, c'est après quelques années de conservatoire et un essai au saxophone vite abandonné... À 20 ans, il se remplit de Coltrane, de Keith Jarrett, et entend enfin Stéphane Grappelli et Eddie South, des violonistes. À son retour de New York, Tobias fait le garçon d'accueil au Mondial, merveilleuse salle de concerts temporaire, ethno souvent, qui était l'attraction de l'exposition nationale suisse en 2002. Ensuite, Tobias a voyagé. Dans son carnet d'adresses : les musiciens accueillis au Mondial qui lui « ont beaucoup ouvert la tête ». Son autre ouvrier de tête s'appelle George Gruntz, pianiste et compositeur suisse, grande figure. « Il a cinquante ans de plus que moi, mais nous nous sommes vraiment bien compris. Jouer avec lui était magistral. »

Il y a du Piazzolla dans les boucles latines de Tobias Preisig. Il y a du Jan Garbarek dans l'attraction céleste et la suspension. Il y a bien d'autres noms qui pourraient défilé ça et là mais *Flowing Mood* n'est pas un florilège d'emprunts. On est loin du cross-over. Bien mieux que cela, c'est la musique d'un archet libre. ■

* *Flowing Mood*, label ObliqSound

RUIN, l'hommage glam-rock au cabaret berlinois

Martin Eder, invité de l'exposition *À rebours*, a aussi une vie sur scène, où il endosse le costard glamour d'un crooner nostalgique du rock lyrique. — Par Alexandre Caldara

■ Martin Eder a une vie de musicien. Un groupe, RUIN, qui tient très bien debout contrairement à ce que son nom annonce. Eder en est la voix. Ce crooner des quartiers métis de Berlin a un goût affirmé pour les images des années folles et l'ambiance trouble des cabarets. Le climat de son album *The Heimlich Manœuvre* semble nimbé d'une douceur étrange. Les titres renvoient aux bras de la mère ou à des choses effrayantes. On entend des sirènes. On pense aux disques solos de Morrissey, à David Bowie, à Nick Cave. La mélodie presque tyrannique relance des boucles sonores rutilantes, élégantes. Des cauchemars sur un manège en bois.

Pop inspirée, univers de ouate et d'or, parsemée de distorsions. RUIN cultive des atmosphères enfumées avec juste ce qu'il faut d'absence, mené par son chanteur inquiétant à la raie sur le côté, féru de blues et d'électricité sixties. Le groupe réunit des légendes de l'underground (entendues avec Einstürzende Neubauden, Hommes Sauvages ou Iggy Pop) et se met au service d'une esthétique si léchée qu'elle en devient parfois déconcertante. Les lignes de clavier d'apparence très faciles semblent disposées à l'envers, à rebours.

C'est qu'il faut aussi chercher l'inspiration du chanteur, auteur-compositeur sophistiqué, dans ses propres images. Eder peint des chats et des caniches, il photographie des modèles sulfureux. Dans les clips qu'il fabrique à la maison, il ausculte à la loupe ses obsessions. Les draps, les corps, les corbeaux, les bris de verres. Dans le titre *Speak a Little Spell*, par exemple, on suit deux femmes mélancoliques en nuisettes immaculées, en perdition licenciuse dans un cadre art nouveau souligné par d'impressionnants vases. Autant de fétiches et de couloirs, de fantasmes sans issues. Le genre gore élégiaque des films de Dario Argento l'a certainement inspiré.

Dans ses concerts, des climats de processions, avec ampoules de bals et ballons noirs à profusion. Mais RUIN déteste les organisations parfaites et les installations, revendiquant une certaine brutalité de la performance, du rendu. Eder sèche ses aquarelles dans un



Martin Eder, la pose ténébreuse et la main couverte de verre pilé dans une réinterprétation du portrait Harcourt. © Gregor Hohenberg

annuaire téléphonique américain et fait dégouliner de la pastèque sur les femmes qu'il peint en maître kitsch. Musicien, il se montre en lécheur de lame sur des photos à l'esthétique SM où la courroie lèche le sein. Sur scène, il crée des courants d'air en ouvrant les fenêtres de sa geôle. RUIN est un pastiche pluriel capable d'envoûter pour de vrai. ■

● CONCERT

MERCREDI 09.06.10 / 20 H
RUIN

James Brown en concert en 1981. Photo : Dany Gignoux, tirée du livre *Live from Montreux*, 2007. © A Publishing Company Limited

Montreux Jazz Festival, un mythe suisse

L'histoire du jazz s'est écrite par chapitres entiers à Montreux. La villégiature lémanique doit à Claude Nobs, fondateur du festival, un destin musical éblouissant marqué par Miles Davis, Quincy Jones, Nina Simone ou Prince à leur sommet. — Par Arnaud Robert

■ C'était il y a un peu plus de quarante ans. Dans une station pour écrivains en exil, aristocrates russes sur le déclin et dames Anglaises aux dents longues. En 1967, un Zébulon charismatique, destiné à devenir cuistot ou boulanger, fomenta à Montreux une sorte de radio-crochet de jazzes impénitents, étalé sur deux jours seulement. Il s'occupe de tourisme pour la petite cité lémanique qui, depuis longtemps, s'est assoupie aux abords de son palace art déco. Claude Nobs a 30 ans, cette année-là. Il invite Charles Lloyd, saxophoniste américain de l'ère hippie. Keith Jarrett est au piano.

Très peu de festivals ont cette histoire. Très peu de manifestations ont un destin pareillement chevéillé à celui de son créateur. Un type pas croyable, outrancier, foncièrement attaché à son terroir vaudois pour autant

qu'il puisse le quitter à intervalles réguliers. Il part en mission touristique, dans les années 60, à la chasse aux beaux hôtels de la Côte Est. Il en profite pour se faire ramasser par Willie Dixon, bluesman de Chicago en voiture pourrie, qui le conduit sur la blues Alley. Avant de s'effondrer de fatigue et d'alcool, il entend Muddy Waters, Howlin' Wolf, puis s'envole vers New York où il tombe sur Otis Redding à l'Apollo Theater de Harlem.

Le cadre se plante. Celui d'un surdoué de la chance, fasciné par l'Amérique noire, qui frappe à la porte des frères Ertegun, fondateurs du label Atlantic, pour leur dire qu'il aime bien ce qu'ils font. Nobs s'associe à eux. Il convoque plus tard Norman Granz qui rameute ses familiers, de Duke Ellington à Ella Fitzgerald. Et puis Quincy Jones, tout juste remis de *Thriller* et de *Bad* avec Michael Jackson, qui construit à Montreux des soirées où le rap naissant fourmille dans un swing évanescence. Miles Davis, conduit en Ferrari jaune, passe un nombre incalculable de fois sur ce bout de monde. Le trompettiste donne là un de ses derniers concerts, avec big band, sur le répertoire de sa jeunesse.

Des milliers d'heures de son et d'images, capturées, que Claude Nobs conserve dans son chalet-bunker ; une vue panoramique sur l'histoire, le Léman, le vin blanc. Tous sont passés là, très vite hors des limites restrictives du jazz. Le Casino montreu sien que le festival investit brûle lors d'un concert de Frank Zappa. Pas de morts. Mais une chanson, quelque temps plus tard. « *Smoke on the Water* », que Deep Purple compose dans une roulotte d'enregistrement, en y mentionnant Claude, « Funky Claude ». L'hôte aime la fête. Il appelle des Brésiliens, des pop stars, des artistes même. Jean Tinguely, Keith Haring et un tas d'autres qui dessinent des affiches pour le Montreux Jazz Festival. De loin, on parle déjà de ce réduit national, sur les coteaux ; on y mange bon et on y joue longtemps.

— La machinerie immense

En quarante ans, tout a changé à Montreux. Le festival a suivi, de près, les métamorphoses de l'industrie du disque, les vagues de « branchitude », l'odeur synthétique de l'époque. On se souvient de nuits plus longues, de concerts qui n'en finissaient pas, autour d'une piscine où les festivaliers barbus finissaient immanquablement à poil. Aujourd'hui, ce festival est une machinerie immense, plongée dans un Centre de congrès aux vitres teintées. Il faut une certaine dose de sérieux pour faire venir Prince deux fois, pour des concerts où il déjoue son œuvre à jabot. Ou David Bowie. Ou Wyclef Jean qui, après trois heures de musique, finit presque nu sur une scène bondée à faire le DJ.

Étrangement, le Montreux Jazz Festival a conservé, malgré le principe de réalité qu'il s'empresse d'adopter depuis plusieurs décennies, ses zones franches. Une averse de découvertes obscures, dans ses caves de béton, d'électro-clash, de rock mutin, de jazz à rebours. Un concert du groupe Noisettes, au Montreux Jazz Café, la fille au cheveu lissé manque de se fracasser depuis la rambarde. Une terre des frissons, malgré tout.

Si le Centre culturel suisse offre carte blanche à Montreux, cette année, c'est parce qu'il y a un peu plus



Quincy Jones, Grace Jones et Claude Nobs dans les coulisses du Miles Davis Hall, 2009.
Photo: Daniel Balmat © Montreux Jazz Festival Foundation

de quatre décennies s'est ouvert là une banque de sons inégalée, une mémoire des musiques populaires, une sorte de label de qualité suisse pour les musiques d'autrui. Le pianiste Bill Evans le savait déjà, quand il publiait son concert montreu sien avec le château de Chillon sur la couverture. Ou quand Les McCann et Eddie Harris y célébraient la geste perpétuelle des montres helvétiques (Swiss Movement) et inventaient du coup le premier album de jazz à dépasser le million d'exemplaires vendus.

— Une pépinière pour jeunes pianistes

Des pieds agiles, sous le colosse. Comme ce concours de piano, créé il y a dix ans, qui offrait son premier prix à un pianiste genevois installé à New York, Léo Tardin dont le CCS a déjà accueilli les exploits. Il suffit de lire la liste des gagnants, au fil des ans, pour saisir que Montreux reste une pépinière à ciel ouvert. L'Arménien Tigran Hamasyan, le Cubain Harold Lopez-Nussa, dont les noms hantent la plupart des festivals de jazz désormais. Mais aussi des Suisses, trop jeunes pour être couronnés à l'époque mais auxquels ont été décernés des prix spéciaux, Gabriel Zufferey ou Colin Vallon. Il ne s'agit pas seulement de rendre grâce aux génies consacrés, mais de préparer les têtes d'affiche de demain. Et, de ce point de vue, Montreux est exemplaire.

Un festival ne devrait pas seulement se contenter d'aligner les concerts devant des parterres qui n'ont rien trouvé de mieux à faire par grande chaleur. Que restera-t-il de Montreux dans mille ans ? Une masse d'archives sans précédent. Le souvenir de Nina Simone qui se dresse de colère lorsqu'une spectatrice se dirige, en plein morceau, vers les toilettes. Aretha Franklin, le chocolat qui l'a convaincue de venir au bord des lèvres, dont la voix filerait le frisson à un manteau de fourrure. Charles Mingus qui s'amuse à concasser les syncopes du blues éternel. Et même, Anthony et ses Johnsons, dans une création avec orchestre, débordé par sa peur, qui parle, parle, parle encore parce qu'il redoute l'instant crucial où la beauté inondera tout. On peut tout reprocher au Montreux Jazz Festival, mais pas d'avoir manqué de mythes. ■

Montreux Jazz Festival, du 2 au 17 juillet

— www.montreuxjazz.com —



Ray Charles en concert en 1978. Photo: Georges Braunschweig, tirée du livre *Live from Montreux*, 2007 © A Publishing Company Limited

Piano panier

Place à la relève pianistique et à un quartet suisse de musique latine. Le Montreux Jazz Festival propose trois concerts à Paris, dont un dans le cadre de Soirs d’été, scène ouverte à la mairie du 3^e arrondissement. — Par **Arnaud Robert**

● **CONCERT**

MERCREDI 23.06.10 /
21 H 30 / accès libre
Ochumare Quartet
Dans le cadre du Festival
Soirs d’été, Parvis de la mairie
du 3^e arrondissement,
2 rue Eugène-Spüller, 75003 Paris.

OCHUMARE QUARTET

Gagnant du Tremplin lémanique, concours mis sur pied par le Montreux Jazz Festival, Ochumare Quartet ravive des feux latins qu’on croyait définitivement associés au Manhattan des années 70 : la naissance d’un jazz tropical, intelligent, dansant et profondément urbain. Mené par la violoniste et chanteuse cubaine Yilian Canizares, le carré réunit un pianiste fribourgeois (Stefan Aeby), un contrebassiste vénézuélien (David Brito) et un batteur vaudois (Cyril Regamey). Melting-pot flamboyant, déjà aperçu en première partie du gourou Oscar D’León au Venezuela, Ochumare puise son nom dans la langue rituel de la *santería*. Il signifie arc-en-ciel. On ne saurait mieux dire.



Ochumare Quartet. © Tashko Tasheff

● **CONCERT**

JEUDI 24.06 / 20 H
Colin Vallon (piano solo)
Gabriel Zufferey (piano solo)
Au Centre culturel suisse

COLIN VALLON

La relève assurée. Il raffole du jeu de Malcolm Braff, son aîné, dont il vénère l’empreinte stylistique. Colin Vallon fait l’effet d’un géant parti à la recherche de son ombre. Grandi à Yverdon, éduqué à Berne, le pianiste a créé jeune son propre trio qui a aujourd’hui dix ans. Une quête méticuleuse, spartiate parfois, de l’urgence en jazz. Mais aussi un goût prononcé pour les belles choses. Il tape dans l’œil de ceux qui le croisent. On ne serait pas surpris, après un exceptionnel album chez Hat Hut Records (*Les Ombres*), de le voir surgir prochainement dans l’une des meilleures maisons européennes de musique improvisée.

GABRIEL ZUFFEREY

Vocation précoce. On se souvient de ses premiers concerts, quand il avait 16 ans et qu’il traquait la *jam* avec tous ceux qui se laissaient faire. Déjà, il était impérial. Pianiste genevois dont la maturité sidère, Gabriel Zufferey appartient à l’histoire du Montreux Jazz tant il a subjugué le jury du concours auquel il a été soumis. Désormais leader captivant autant que *sideman* choisi, cet amoureux des failles aime la concision, la densité et un répertoire où l’histoire du jazz est systématiquement invoquée.

● **RENCONTRE / CONCERT**

VENDREDI 25.06 / 20 H
Grand entretien avec
Claude Nobs, par **Arnaud Robert** (sous réserve)
Yaron Herman (piano solo)
Harold López-Nussa (piano solo)
Au Centre culturel suisse

YARON HERMAN

Il aime la mathématique et l’utopie. Une technique savante qui n’hésite pas à déraiper. Yaron Herman vient d’Israël, il vit à Paris. Ses premiers albums, dont l’étourdissant *Muse*, ont si bien fait parler de lui qu’il passe sa vie aujourd’hui sur les scènes du monde. Ce n’est pas seulement son choix résolu pour une certaine lisibilité en jazz, mais aussi un lyrisme complexe, brûlant, qui le rapprochent autant de Lennie Tristano que de Brad Mehldau. Il sera cette année au programme du Montreux Jazz Festival, et il devrait finir par croiser l’ivoire avec Harold López-Nussa lors de leur concert au CCS.

HAROLD LÓPEZ-NUSSA

Dans une tradition pianistique cubaine déjà étoffée, Harold López-Nussa, 27 ans, commence à imprimer son style. Il vit au Vedado (La Havane), un de ces quartiers mélomanes où surgissent, depuis les appartements, tantôt du Chopin, tantôt la musique sublimée des Orishas africains. Harold vient d’une famille musicale, il a sous les doigts des partitions classiques, un certain amour de la France. Mais dès qu’il empoigne les syncopes caraïbes, il est impérieux. Son plus récent album prend à Herbie Hancock, aux climats insulaires et aux vocalises d’Omara Portuondo qu’il a accompagnée sur les albums *Herencia* et *World Village*.

● **FILMS**

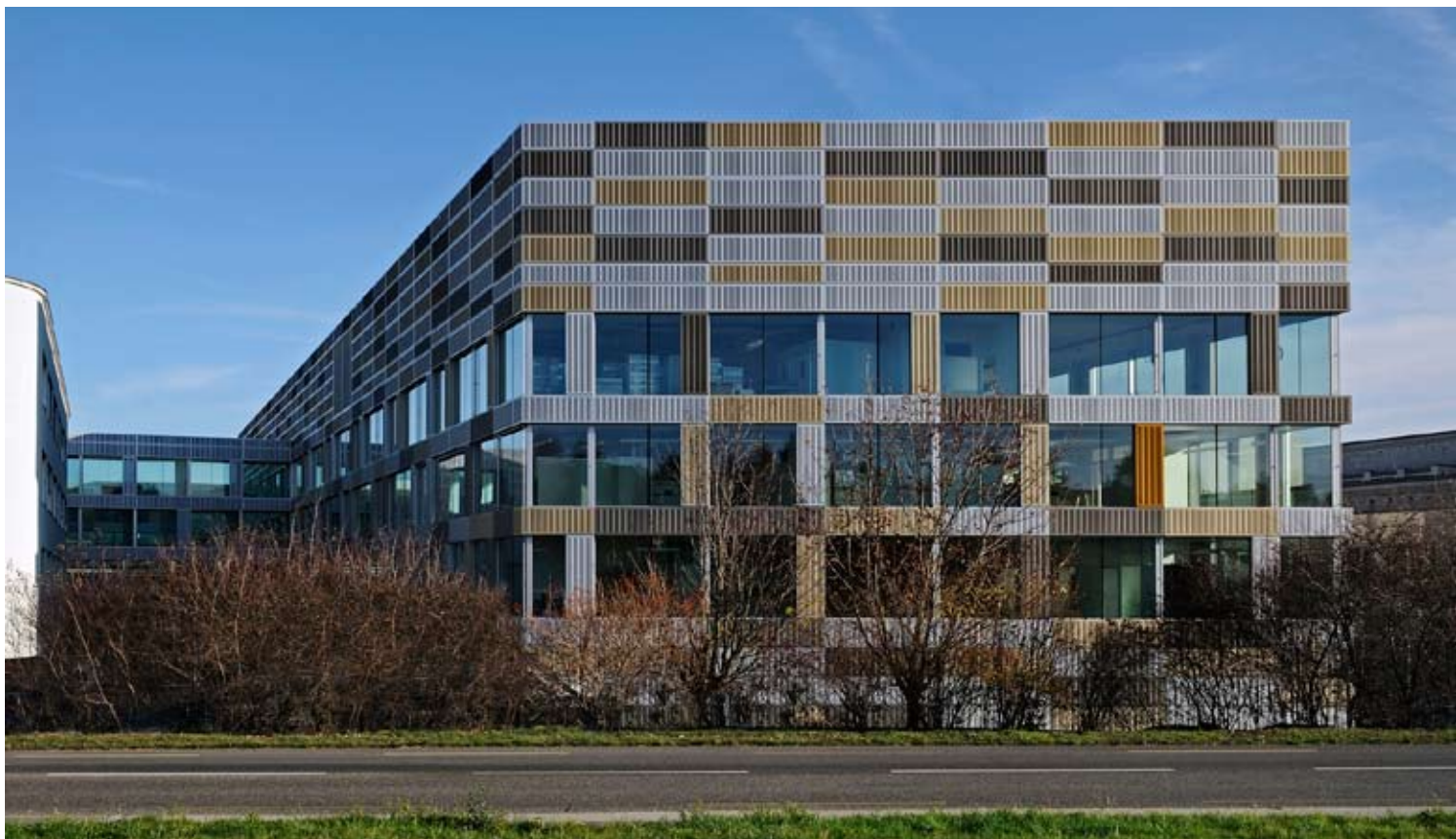
Des films d’archives
du Montreux Jazz Festival
sont projetés au CCS
les 23, 24 et 25 juin dès 14h
et les 24 et 25 juin après
les concerts.
Programme détaillé sur
www.ccsparis.com



Colin Vallon. © Jo Jankowski



Harold López-Nussa. © Youri Lenquette



Bâtiment de la faculté des Sciences de la vie (EPFL), Ecublens, 2008. © Fausto Pluchinotta

Devanthery & Lamunière, la rigueur et l'écoute

Les récentes réalisations du tandem genevois Devanthery & Lamunière font l'objet d'une exposition à la galerie d'Architecture de Paris, complétée par une table ronde au CCS. — Par Matthieu Jaccard

● ARCHITECTURE

VENDREDI 21.05.10 / 20 H
dl-a Devanthery
& Lamunière Architectes

Conférence avec
Patrick Devanthery
et Inès Lamunière

■ En 2001, dl-a Devanthery & Lamunière Architectes faisait partie de la quinzaine d'agences helvétiques qui participaient à l'exposition *Matière d'art* au Centre culturel suisse. Aujourd'hui, c'est La galerie d'Architecture à Paris qui lui consacre une exposition intitulée *InDetails*. Celle-ci présente trois projets récents, représentatifs de la démarche de dl-a : le centre opérationnel de Philip Morris International (PMI) à Lausanne, la faculté des Sciences de la vie à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) et la tour de Télévision suisse romande (TSR) à Genève.

Plus que par des éléments formels, ces importantes réalisations sont marquées par les aspirations du maître d'ouvrage qui porte une attention toute particulière au contexte dans lequel elles s'inscrivent. Faisant référence à l'exigence de qualité accolée à la réputation de l'architecture suisse, le titre de l'exposition, *InDetails*, souligne surtout la rigueur et la cohérence de la démarche de Patrick Devanthery et Inès Lamunière. On pourra d'ailleurs bientôt apprécier leur travail à Metz puisque, suite à un concours remporté en 2005, l'agence dl-a développe une partie du quartier de l'Amphithéâtre où se situe le flambant neuf Centre Pompidou-Metz.

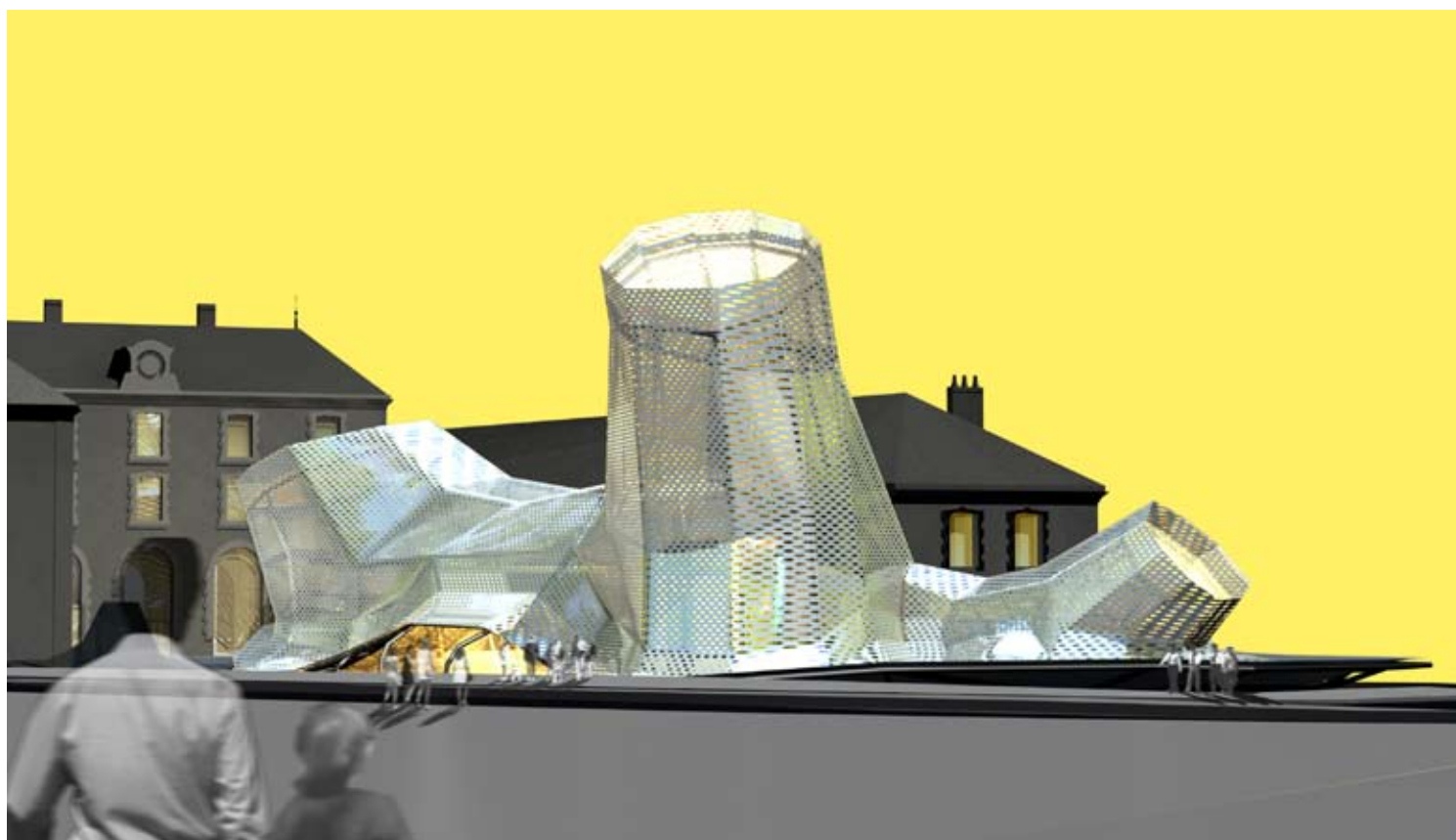
L'activité du tandem Patrick Devanthery et Inès Lamunière occupe une place particulière dans le paysage suisse. Plutôt que de se spécialiser uniquement sur les concours, la restauration du patrimoine, l'urbanisme ou l'enseignement, l'agence est reconnue pour le

niveau d'excellence qu'elle a atteint dans chacun de ces domaines. Aujourd'hui très en vogue, la notion de décloisonnement caractérise la démarche de dl-a depuis sa création en 1983. Les concours remportés, la restauration exemplaire de bâtiments du mouvement moderne en Suisse, comme une partie de l'immeuble Clarté réalisé par Le Corbusier à Genève (1932), ont valu à l'agence dl-a une vraie reconnaissance.

En 1994, après avoir été professeure de théorie et de critique du projet d'architecture à l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), Inès Lamunière est nommée à Lausanne où elle fonde, en 2001, le Laboratoire d'architecture et de mobilité urbaine (LAMU). En septembre 2008, elle prend la direction de la Section d'architecture de l'école. Les activités d'enseignement de Patrick Devanthery et Inès Lamunière conduisent également le duo à Harvard en 1996, 1999 et 2008. Nourrie de cette pratique académique, leur production architecturale s'en trouve fortifiée en retour. Ils mènent une étude approfondie sur la ville contemporaine, notamment au sein d'une structure dédiée à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire (DeLaMa), créée en 2001 avec Bruno Marchand, professeur de théorie de l'architecture à l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Marquée par une conception rigoureuse du détail, leur démarche est nourrie par un dialogue permanent entre théorie et pratique, mais aussi par la dialectique des différentes échelles d'un projet, les références historiques et les avancées technologiques. ■

InDetails, Paris, La galerie d'Architecture, 20 mai – 19 juin

— www.galerie-architecture.fr —
— www.devanthery-lamuniere.fr —



Projet pour le Frac-Centre, Fond régional d'art contemporain à Orléans. DR

Jakob + MacFarlane, concepteurs de l'espace d'art

Le duo d'architecte évoque au CCS ses projets et récentes réalisations. Dernière en date, le réaménagement du Centre culturel suisse de Paris et la création de sa librairie-café. — Par Florence Gaillard

● ARCHITECTURE

JEUDI 10.06.10 / 20 H
Jakob + MacFarlane

Conférence avec Dominique Jakob
et Brendan MacFarlane

■ Ils ont le goût des couleurs vives, industrielles. Des lignes non orthogonales. Des courbes qui se dessinent. Des structures qui prolongent des formes préexistantes ou emballent légèrement les volumes. Emballer, colorer, plier, pousser, éclairer. Des mots pour le style de Jakob + MacFarlane.

Ils sont deux, ils forment un couple d'architectes dont la liste des réalisations et projets donne le tournis. Brendan MacFarlane est néo-zélandais, Dominique Jakob est franco-suisse. Ils sont installés à Paris. C'est dans cette ville, mais pas uniquement, qu'ils développent des propositions architecturales souvent destinées à des lieux culturels.

Pour le Centre Pompidou, Jakob + MacFarlane ont construit, il y a dix ans, une série d'alcôves où se lovent des tables. Maisons de barbabapas, architecture organique, matrices d'intimité, science-fiction ? Un peu tout cela. Et c'est tout le charme du restaurant Georges, qu'ils ont prolongé six ans plus tard par le Pink Bar, également à Pompidou.

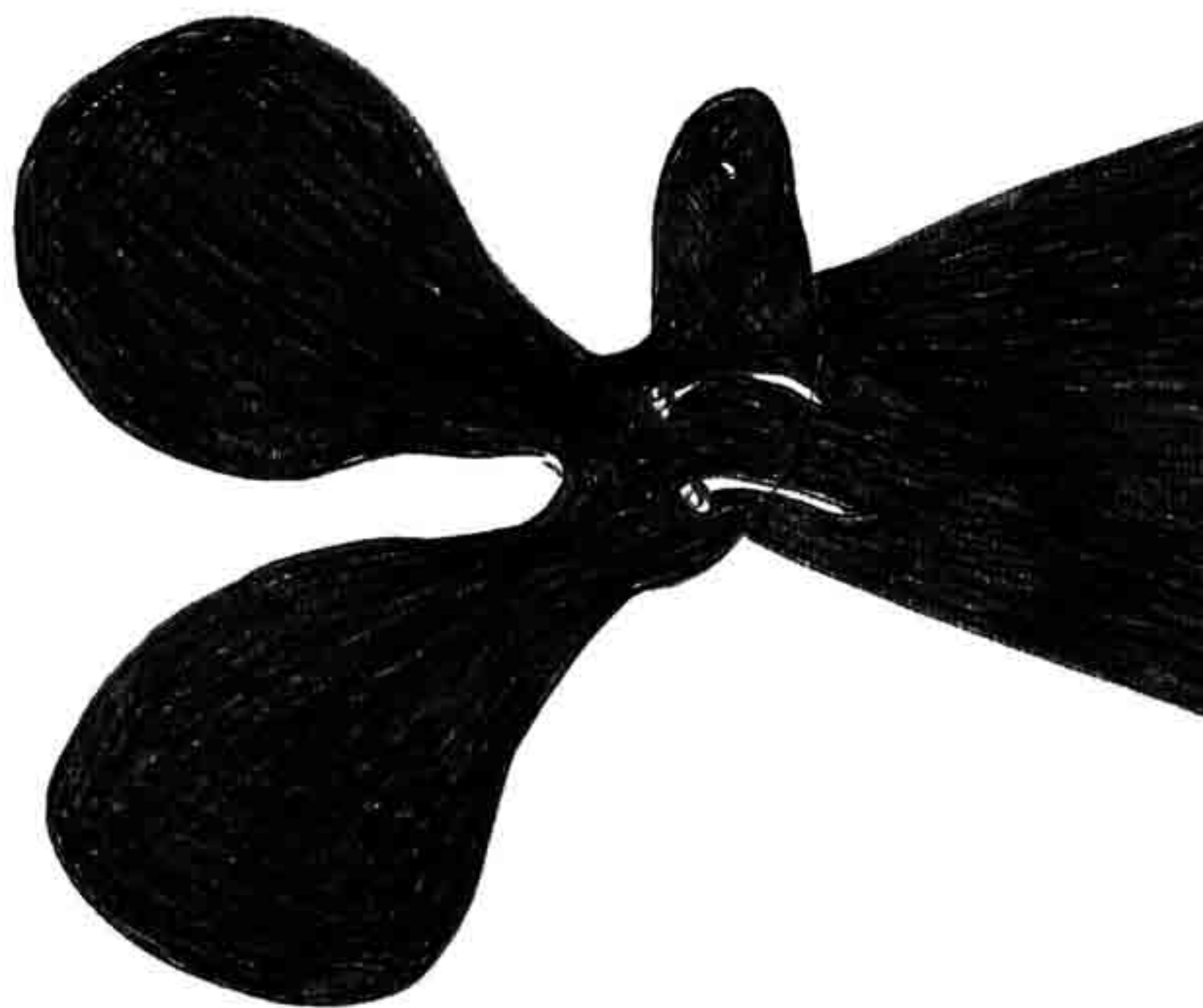
Mais la réalisation de bars, aussi fameux soient-ils, est annexe. Baignant dans l'art d'aujourd'hui, Jakob + MacFarlane cumulent les mandats pour des lieux de création et d'exposition : l'aménagement de la fondation Ricard, espace dédié à l'art contemporain, ou l'immense chantier en cours du Frac-Centre à Orléans (le Fond régional d'art contemporain qui possède une fabuleuse collection d'œuvres et de maquettes d'architectes), qui

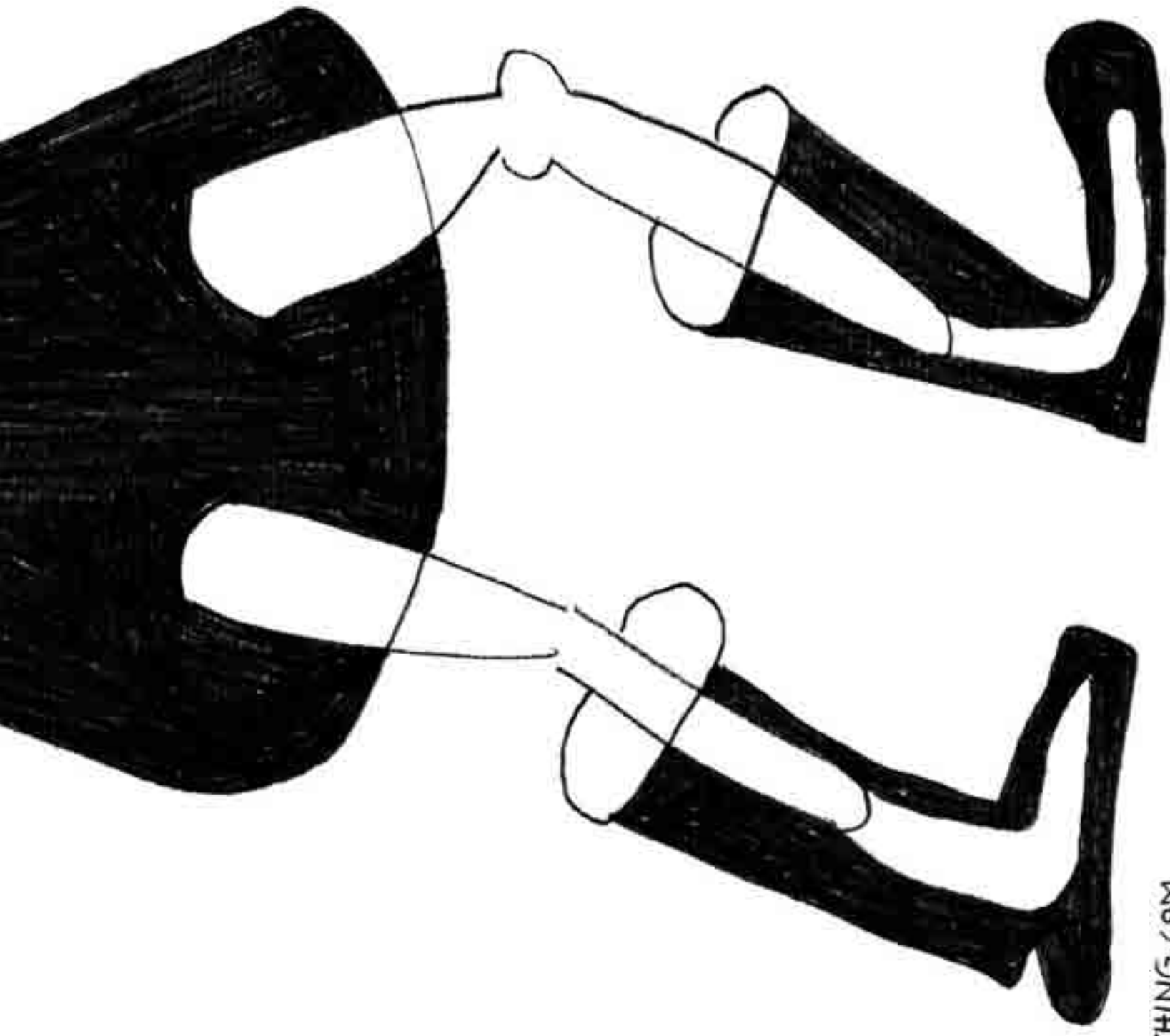
semble émerger du sol comme une poussée organique, une fantaisie digitale qu'il s'agit de mettre à l'épreuve.

À Paris, ils ont réhabilité les anciens Magasins généraux de 1907 en « Docks en Seine » (2008), un vaste lieu pour l'Institut français de la mode et du design. Sur l'ancien squelette de béton, ils ont posé un emballage de métal et de verre. Depuis, sur le quai d'Austerlitz, ondule une vague vert pomme, représentative d'un style Jakob + MacFarlane. À la fois affirmé, léger et vif, marquant par la couleur, la structure et le soin apporté à la lumière naturelle.

Ce paysage ondulant, inspiré des flux de la Seine, se retrouve en verticale sur des façades de logements sociaux du boulevard Sérurier dans le 19^e arrondissement. Cette manière de réfuter les angles droits se décline dans les rayonnages conçus pour *Books by artists*, la librairie d'art de Florence Loewy (3^e arrondissement). Ou sous une forme épurée, dans les étagères de la nouvelle librairie-café du Centre culturel suisse, ouverte au début du mois de mai 2010. Jakob + MacFarlane ont repensé cet espace pour l'alléger, le rendre accueillant, très ouvert, et le dégager au maximum de matière superflue. Ce n'est pas la couleur vive qu'ils ont choisi ici, mais l'unité du blanc, dans une continuité entre les murs, les étagères et les tables. Certains y verront de la roche enneigée et des verticalités alpines, mais surtout une adresse qu'on espère incontournable dans la très animée rue des Francs-Bourgeois. Un geste architectural durable pour un lieu d'art où flâner, consulter la presse suisse, feuilleter ou acheter des livres et déguster un café. ■

DOG







« À nos débuts, le monde était plus plat »



Bice Curiger et Jacqueline Burckhardt © Caroline Minjolle

Cofondatrice et éditrice de la prestigieuse revue d'art *Parkett*, Jacqueline Burckhardt évoque une aventure éditoriale unique et exigeante à laquelle ont collaboré tous les grands noms de l'art actuel.

— Par Mireille Descombes

• **Mireille Descombes** / *Parkett fut et reste une aventure collective. Comment cette revue a-t-elle vu le jour ?*

• **Jacqueline Burckhardt** / *Parkett* est née de notre besoin de faire nous-mêmes les choses plutôt que de nous lamenter constamment sur les contraintes qui nous étaient imposées. Nous avons commencé à cinq, mais l'idée a germé à trois. Bice Curiger, qui est aujourd'hui aussi curatrice au Kunsthaus de Zurich et qui écrivait déjà pour différents journaux ; Walter Keller qui possédait sa propre revue *Der Alltag* ; et moi-même qui suis restauratrice d'art de formation et qui apportais mon expérience d'un rapport plus direct et concret à l'objet. Nous ont rejoints Peter Blum, qui commençait à produire des éditions avec des artistes internationaux, travaillait à la galerie Beyeler et connaissait ainsi de potentiels annonceurs, puis Dieter von Graffenried qui venait de terminer des études d'économie. C'était une excellente alchimie d'amitiés et de compétences. Aujourd'hui nous ne sommes plus que trois : Bice, qui est la rédactrice en chef de *Parkett*, Dieter et moi-même.

• **MD** / *Le premier numéro de Parkett paraît en 1984. En quoi cette nouvelle publication bilingue (allemand/*

anglais) se distingue-elle des revues de l'époque ?

• **JB** / Nous l'avons d'emblée conçue comme un pont transatlantique entre l'Europe et les États-Unis. Certes, en Suisse, nous étions assez bien informés sur ce qui se faisait en Amérique, notamment grâce à de grands curateurs comme Harald Szeemann ou Jean-Christophe Ammann. La réciproque n'était pas vraie et à New York – car il s'agissait essentiellement de New York à l'époque – on ne savait pas grand-chose sur l'art contemporain européen.

• **MD** / *Quel était votre modèle ?*

• **JB** / *Minotaure*, la revue surréaliste d'Albert Skira. Oui, tout de suite nous avons vu très grand. Et nous avons visé l'excellence tant dans le choix des auteurs que dans celui des artistes, de Sigmar Polke à Katharina Fritsch en passant par Andy Warhol, Paul McCarthy ou les Suisses Peter Fischli et David Weiss. Chacune de ces collaborations avec un plasticien devait en outre déboucher sur une édition limitée. Certains nous ont fait une gravure ou une photographie, d'autres une sculpture ou un objet. Gerhard Richter nous a même offert 115 peintures originales qui, vous vous en doutez, se sont arrachées. Elles se vendaient 3 000 francs suisses au départ, aujourd'hui on les trouve à 70 000 dollars.

• **MD** / *Le nom de votre revue est très original.*

D'où vient-il ?

• **JB** / On voulait un nom qui se prononce aisément dans toutes les langues, un peu comme Kodak. Le mot *Parkett* est emprunté à la terminologie du théâtre. Il convient particulièrement bien à une revue d'art contemporain parce qu'il désigne, en allemand, les sièges qui se trouvent tout près de la scène. La référence au théâtre, et donc bien sûr au théâtre du monde, apparaît aussi dans les différentes rubriques du sommaire. On y trouve par exemple les Infos du paradis, en référence au film *Les Enfants du paradis*, le Balcon et la Garderobe, où l'on peut déposer de petites informations totalement hétéroclites. Dès le départ, nous avons aussi imaginé un rendez-vous baptisé Cumulus conçu comme un nuage, un paquet d'idées que l'on enverrait d'un continent à l'autre, de l'Europe vers l'Amérique et inversement.

• **MD** / *Vous vous êtes aussi permis des fantaisies dans l'approche graphique, notamment dans la conception du logo...*

• **JB** / Nous avons d'abord travaillé avec des graphistes, mais le résultat ne nous plaisait pas. Finalement, l'artiste Enzo Cucchi, avec qui nous avons fait le premier numéro, nous a suggéré de trouver « une petite grand-mère qui pourrait broder cela » avec l'idée de nous affirmer ainsi plus près du faire et de la main que du design. Le logo de *Parkett* évoque un petit drapeau, avec des décorations sur le A, le R et le T, comme si le mot art y était caché. C'est finalement la mère de Bice Curiger qui l'a brodé. À partir de la quinzième publication, les artistes sont aussi intervenus sur le dos de la revue, créant un motif qui se développe de numéro en numéro, sur une année.

- **MD** / *Comment choisissez-vous les auteurs et les artistes ?*
- **JB** / Nous cherchons les meilleurs auteurs pour capter les artistes au moment où ils sont le plus intéressants. Les articles ne sont toutefois jamais purement explicatifs ou biographiques. Il y a d'autres revues qui font cela très bien. Dans *Parkett*, les textes peuvent être très différents, plus intellectuels ou plus poétiques, parfois très descriptifs, mais ils relèvent toujours de l'essai.
- **MD** / *Quelle influence avez-vous sur la carrière et la notoriété d'un artiste ?*
- **JB** / Une influence assez forte, je pense. Le Suisse Roman Signer était encore peu connu en Amérique quand nous l'avons présenté. Il a par la suite rencontré un grand intérêt outre-Atlantique.
- **MD** / *Parkett est une revue de luxe, qui se vend le prix d'un livre. S'agit-il d'une aventure financièrement viable ? Quel en est le tirage ?*
- **JB** / Au départ, il y avait quatre parutions par an avec un tirage de 1000 exemplaires, puis 2000. Nous sommes aujourd'hui à environ 11000 exemplaires et à trois parutions annuelles. Nous n'avons jamais été rentables et nous avons beaucoup été aidés par quelques personnes. L'engouement entourant nos éditions nous aide aussi énormément à financer la revue. C'est en outre beaucoup d'investissement personnel.
- **MD** / *Songez-vous à arrêter ?*
- **JB** / Nous allons continuer, mais nous sommes encore en train de chercher la formule la plus adéquate. Cela pour des raisons financières mais aussi pour mieux coller à la réalité actuelle. Quand nous avons commencé, le monde de l'art était encore assez plat, dans le sens où il se résumait surtout à l'Europe et à l'Amérique. Il est devenu plus rond... Pour l'aborder dans sa globalité, nous devrions renoncer à certaines exigences, être moins professionnels. Et ça, nous ne le voulons pas.

— www.parkettart.com —

LE REGARD D'UN LECTEUR AVERTI

■ Jean-Pierre Crique, critique d'art, rédacteur en chef des *Cahiers du Musée national d'art moderne*, responsable des conférences et débats au Centre Pompidou, évoque la revue.

« La revue *Parkett*, à laquelle j'ai collaboré à trois reprises, représente sans doute l'une des entreprises éditoriales les plus originales qui aient été créées en Europe depuis les années 80. Son audace et son pari résident notamment dans son choix de publier en allemand et en anglais, ce qui affirme son ancrage suisse tout en la situant d'emblée sur le plan international. Sa maquette est originale, forte. Son parti pris monographique, ou plusieurs fois monographique, constitue aussi à mes yeux une très bonne formule. Il contribue à accroître la visibilité d'artistes confirmés mais aussi des plus jeunes. *Parkett* figure incontestablement parmi les quelques revues d'art contemporain qui comptent en Europe. Mais elle n'est pas qu'une revue, elle s'est aussi distinguée par son édition de multiples, toujours de très bonne tenue et dont beaucoup sont devenus des objets de collection très recherchés. » ■

PARKETT ET SES INVITÉS



© Benoît Peverelli

C'était vers 1982... Les filles du Limmatquai inspiraient à Stephan Eicher un titre de chanson qui allait lancer sa carrière. Le musicien, vieille connaissance de Jacqueline Burckhardt et Bice Curiger, vient évoquer avec elles, sans trop de nostalgie, c'est promis, le Zurich underground des années 80 qui a vu naître *Parkett* à partir de bouts de ficelles.



DR

This Brunner porte plusieurs casquettes, toujours dans la passion du 7^e art. Critique, distributeur, producteur, conseiller pour plusieurs festivals, il dirige Arthouse Commercio Movie AG, qui fait tourner sept cinémas à Zurich. Également collectionneur d'art, This Brunner est curateur cinéma pour Art Basel et Art Basel Miami. Sa venue au CCS est l'occasion de présenter, en première française, le documentaire *Daniel Schmid – Le chat qui pense* (2010, 83'), de Benny Jaber et Pascal Hofmann. This Brunner évoquera le cinéaste grison avec la comédienne Bulle Ogier, Stefan Zweifel, écrivain qui a bien connu Daniel Schmid, et Marcel Hoehn, fondateur de T&C film, producteur de *Daniel Schmid – Le chat qui pense*.



Courtesy the artist and Hauser & Wirth

Photo : giorgio@vonarb-fotografie.ch

Parkett invite la vidéaste Pipilotti Rist et lui laisse carte blanche au Centre culturel suisse. On ne sait pas quelle surprise nous prépare l'artiste. Projection de vidéos ? Débat ? Performance ? Mais la connaissant, ça promet d'être drôle, coloré, intelligent, libre de pensée et beau. FG

MERCREDI 02.06.10 / 20 H
Les Filles du Limmatquai

Conversation avec
Jacqueline Burckhardt,
Bice Curiger
et Stephan Eicher

JEUDI 03.06.10 / 20 H
**Carte blanche
à This Brunner**

Première française
de *Daniel Schmid – Le chat
qui pense* (2010, 83')
en présence de Ingrid Caven,
Bulle Ogier, Renato Berta,
Marcel Hoehn, Stefan Zweifel

VENDREDI 04.06.10 / 20 H
**Carte blanche
à Pipilotti Rist**

Marche sur mes yeux et fais-moi voir !

Serge Michel et Paolo Woods présentent au CCS leur dernier livre qui témoigne des drames et de la cocasserie de l'Iran contemporain. — Par Florence Gaillard

■ La profonde humilité d'un remerciement. C'est ce que traduit *Marche sur mes yeux*, titre du dernier livre du journaliste Serge Michel et du photographe Paolo Woods. Dans la bouche d'un Iranien, dont la langue est des plus fleuries, la formule est très polie, certes emphatique mais courante. Cette langue-là, Serge Michel la parle, en joue, pour remercier les Iraniens. C'est une politesse, une forme d'amour aussi, sûrement, à laquelle il joint l'ironie, adressée à une censure qui fermerait volontiers quelques yeux de plus.

Avec l'Iran, le journaliste suisse a vécu une relation de plus de dix ans. Relation intense, pleine de contradiction et de revirements, notamment parce que les articles publiés dans *Le Monde*, *Le Figaro* ou *Le Temps*, entre autres, visiblement fort lus par les autorités de surveillance iraniennes, ont plusieurs fois imposé à leur auteur de quitter le pays.

En 1998, Serge Michel a taillé la route de Genève à Téhéran. Surtout nourri, dit-il, de quelques livres d'histoire, de fantasmes et de *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier. En juin 2009, le journaliste rend compte de l'insurrection verte contre le régime de Mahmoud Ahmadinejad. Entre ces deux dates, il a été récompensé du prix Albert Londres (mais, de son propre aveu, cela tient surtout à un mouton sacrifié) ; il a été correspondant dans les Balkans, a créé le Bondy Blog. Avec Paolo Woods, il a réalisé un tour du monde pétrolier (*Un monde de brut*, avec Serge Enderlin, Seuil, 2003) et publié un vrai chef-d'œuvre journalistique, *La Chinafrique*, avec son collègue de *L'Hebdo* Michel Beuret (Grasset, 2008).

— Rhinoplastie et théories du complot

L'Iran d'Ahadinejad, avec ses centrales nucléaires, sa capitale irrespirable et ses Paykans crachoteuses, est aussi un pays où le rire sauve et unit. « Paolo et Serge » se sont mis un jour en tête de raconter l'Iran heureux. Le sujet avait le mérite d'étonner (les Iraniens, les autorités et les futurs lecteurs) et de faciliter l'obtention d'un visa. Il reste beaucoup de ce projet dans *Marche sur mes yeux* qui raconte, dans de courts chapitres hauts en couleur, l'Iran baroque qui vit sous les voiles et les clichés de la République islamique. La rhinoplastie chez les jeunes filles ou les innombrables vertus du mariage



Un vendeur de tapis du bazar de Téhéran présente un modèle rare qui compte 90 nœuds persans asymétriques au cm². © Paolo Woods

temporaire ? C'est la condition féminine et ses arrangements qu'on comprend mieux. Tout comme on entrevoit « la complexité byzantine » de l'organigramme politico-religieux, la schizophrénie culturelle des Iraniens aisés et quelques-unes des très nombreuses « théories du complot » servies à qui veut comprendre le pays.

Les deux reporters étaient à Téhéran lors des élections de 2009. « *L'histoire jugera, mais c'est peut-être en coupant les téléphones que le régime a uni ses opposants, obligeant les Iraniens à se parler alors qu'ils étaient jusque-là réfugiés dans la recherche d'un certain bonheur individuel. [...] La population se donne le mot, se donne du courage et découvre l'étendue de sa force.* » De loin désormais, car privé de visa, Serge Michel observe. Au CCS, les deux auteurs installent un peu de leur Iran, avec tapis persans et jus de grenade, pour lire des extraits, faire parler des images et ouvrir la discussion. ■

Marche sur mes yeux. Portrait de l'Iran aujourd'hui, Serge Michel et Paolo Woods, éditions Grasset 2010

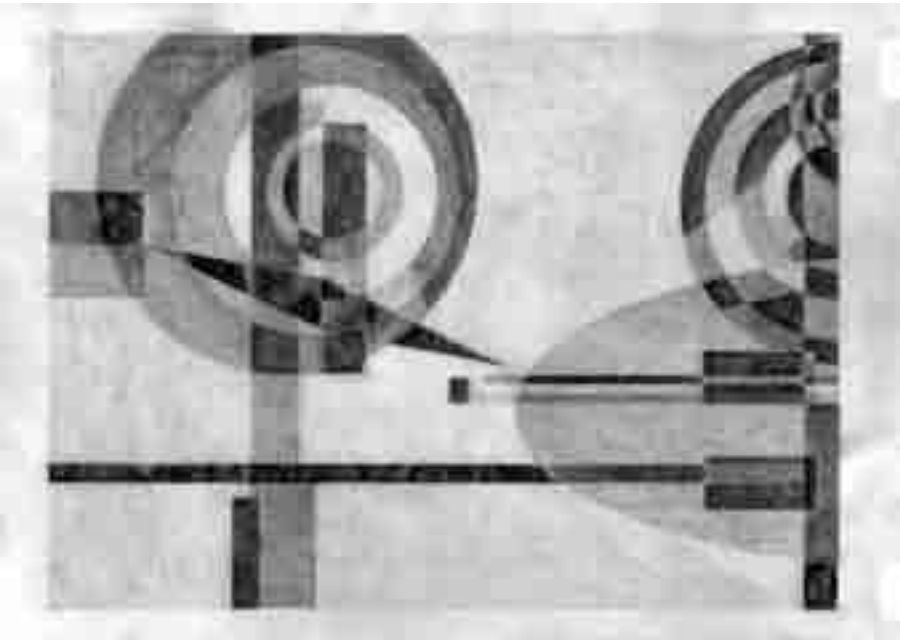
● ÉDITION

MERCREDI 26.05.10 / 20 H
L'Iran de Serge Michel
et Paolo Woods

Lectures et projections
à l'occasion de la sortie
de leur livre



L'ancienne brasserie Wartek et son annexe hébergeant LISTE. DR



Didier Rittener, sans titre, 2010 (crayon gris sur calque, 21 x 29,7 cm).
Dessin faisant partie de *Libre de droits*, et utilisé comme base pour *A new History*, son projet pour LISTE.

● EXTRAMUROS

14 – 20.06.10

Le CCS à LISTE,
The Young Art Fair

Burgweg 15, CH-4058 Basel

Le CCS en escale à Bâle

LISTE, foire des jeunes artistes et jeunes galeries, invite le Centre culturel suisse.

— Par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

■ LISTE, The Young Art Fair, créée en 1995, a été la première « autre foire » conçue dans le sillage de la grande Art Basel, fondée en 1970. À la suite de cet exemple pionnier, de nombreux rendez-vous parallèles sont apparus autour des principales foires d'art internationales, de New York à Paris et de Londres à Miami. En plus des 64 galeries choisies par une commission anonyme, LISTE invite chaque année une institution artistique suisse. En 2010, l'invité est le CCS, ce qui est une belle manière de fêter, en Suisse, nos 25 ans.

La salle mise à disposition est à l'opposé du *white cube*. Il s'agit d'une imprimerie d'art, utilisée toute l'année sauf la semaine de la foire. Les presses, des meubles de rangement et du matériel restent sur place. Dans cet espace encombré, le Centre culturel suisse exprime deux de ses priorités : la production de nouvelles œuvres et la prospection de jeunes artistes. La nouvelle production est un très grand dessin de l'artiste suisse Didier Rittener, transféré au trichloréthylène sur une pièce de soie (3,50 m x 14 m) suspendue au plafond selon un plan en spirale. Son travail, fondé à la fois sur des processus de reproduction et sur la notion de réservoir de motifs, fait particulièrement sens dans cet atelier d'impression et aussi dans une foire, lieu privilégié pour la constitution de collections.

Afin de prolonger son activité parisienne et dynamiser les liens entre les scènes artistiques française et suisse, le CCS invite aussi dix artistes de moins de 40 ans, actifs en Suisse ou en France, à présenter une œuvre récente : Les frères Chapuisat, Florian Germann, Vincent Lamouroux, Adrien Missika, Damian Navarro, Estefania Peñafiel-Loaiza, Guillaume Pilet, Denis Savary, Thu Van Tran et Raphaël Zarka. ■

— www.liste.ch —

Ce projet bénéficie du soutien de la ville de Lausanne

« Mon objectif est que Locarno redevienne incontournable »



« Le métier de programmeur est un métier de critique. » © Festival del film Locarno/Pedrazzini

Olivier Père est né à Marseille en 1971. Après des études de lettres (Sorbonne), il devient programmeur à la Cinémathèque française en 1995. Dès 2004, il est responsable de la Quinzaine des réalisateurs au festival de Cannes. Il est nommé à Locarno en 2009.

Olivier Père est le nouveau directeur du festival de Locarno : « le » grand rendez-vous de cinéma en Suisse. Quels sont les projets de ce Parisien qui connaît beaucoup du cinéma et peu, encore, des délices tessinois ? — **Propos recueillis par Florence Gaillard**

■ Chaque mois d'août, la petite ville tessinoise de Locarno se transforme en Mecque pour cinéphiles. Son festival marie la convivialité et le 7^e art, le cinéma de pointe et la douceur. Grâce à une *Piazza Grande* qui réunit environ 8 000 personnes chaque soir, grâce à des compétitions et rétrospectives dans différents lieux de la ville, le tout dans une région idyllique. Pourtant, avec une petite tendance chagrine, les médias suisses reposent d'année en année une question d'ordre identitaire : Locarno est-il le plus petit des grands ou le plus grand des petits festivals ? Ce qui est sûr, c'est qu'il a été fondé en 1946, comme le festival de Cannes. Il est l'un des plus vieux rendez-vous du cinéma après La Mostra de Venise (1932). L'année 2010 est marquée par l'arrivée d'Olivier Père. Un nouveau directeur, français, que *Le Phare* a rencontré dans son quartier, près de Bastille, à Paris.

- **Florence Gaillard** / *Tous les Suisses connaissent le festival de Locarno, même ceux qui ne sont pas cinéphiles. En France, qu'évoque ce nom ?*
- **Olivier Père** / C'est un festival très connu, avec une identité forte en tant que lieu de découvertes. Ce fut le premier festival à développer une section vidéo, le premier qui a montré les films de la Nouvelle Vague – Nouvelle Vague française, tchèque, chinoise... Locarno présente des films en exclusivité mondiale ou internationale, comme Cannes et Venise. Alors oui, je vous rassure, Locarno existe, c'est un festival cinéphilique et central sur la planète cinéma.

- **FG** / *Vous dirigez La Quinzaine des réalisateurs au festival de Cannes. Pourquoi avoir quitté ce poste qu'on suppose passionnant ?*
- **OP** / Pour tout ce que je viens de vous dire sur Locarno. Ça n'est pas aussi extraordinaire ?
- **FG** / *Vous avez également été critique de cinéma pour le magazine Les Inrockuptibles. La liberté d'un critique est-elle possible lorsqu'on est directeur de festival ?*
- **OP** / Bien sûr qu'elle est possible, elle est même essentielle : le métier de programmeur est un métier de critique. Je dois constamment me positionner par rapport à ce que je vois puisque je suis amené à faire des sélections.
- **FG** / *Nommé en 2009, vous fréquentez l'équipe de Locarno et la Suisse depuis quelques mois. Qu'est-ce qui vous surprend ?*
- **OP** / Je ne suis pas particulièrement surpris. En France, tout est extrêmement centralisé, ce qui est très différent du système suisse. J'ai une équipe qui connaît bien les mécanismes locaux et me permet d'avoir la marge de manœuvre nécessaire. Ce qu'on me demande, c'est de développer une vision pour le festival, une ligne.
- **FG** / *Justement, quelle est la « ligne » que vous souhaitez pour Locarno ?*
- **OP** / Locarno a toujours fait preuve de pertinence et de curiosité mais mon objectif est que ce festival redevienne incontournable et que ses caractéristiques historiques soient toujours en première ligne pour ceux qui le font et ceux qui le soutiennent. Le point fort du festival de Locarno est le cinéma indépendant, le cinéma d'auteur. Il a su cultiver, en même temps,

un côté grand public, vacancier, estival. Il n'y a pas d'opposition entre cinéma de pointe et films populaires. Le champ est large, il s'agit de dénicher la qualité et la singularité, d'être toujours suprenant. Cela passe par des choix personnels, cohérents et défendables. Il faut pour cela être ouvert à toutes les nouvelles formes et sûr de ses goûts, privilégier des films inattendus qui ont besoin des festivals pour émerger.

• **FG** / Concrètement ?

• **OP** / Je trouve utile de clarifier et simplifier les sections. Ainsi la section « Ici et ailleurs » disparaît. La compétition internationale, que j'espère aussi ouverte que possible, comptera 18 films d'auteurs de toutes provenances. Nous conservons la section « Cinéastes du présent » qui, à partir de cette année, est réservée aux premier et deuxième films d'un auteur, et les « Léopards de demain », consacrés aux courts métrages. Il y a des hommages et des rétrospectives, comme celle consacrée à Ernst Lubitsch en 2010, montée en collaboration avec la Cinémathèque française. Notre laboratoire de coproduction « Open Doors », est consacré cette année à des projets d'Asie centrale. Et, bien sûr, nous soignons la programmation des soirées sur la Piazza Grande.

• **FG** / La place du cinéma suisse à Locarno est un sujet souvent relancé. Ce festival doit-il être la vitrine de la production nationale ?

• **OP** / Locarno doit être une vitrine du cinéma suisse, pas un ghetto suisse. Cette représentation ne doit être ni écrasante, ni privilégiée. Il y a une particularité dans le cinéma suisse actuel, avec des jeunes auteurs à qui il faut permettre une visibilité. Je pense à Ursula Meier, Lionel Baier, Jean-Stéphane Bron, etc.

• **FG** / On pourra vous répondre que ce sont des « jeunes confirmés » qui ont déjà une visibilité assurée... Vous remettez par ailleurs un Léopard d'honneur à Alain Tanner. Pourquoi ce choix ?

• **OP** / C'est un hommage que je trouve pertinent. Evident. Alain Tanner est un grand cinéaste, il a participé à une révolution historique du cinéma suisse, avec Michel Soutter et Claude Goretta, etc. Il est de ceux qui ont apporté une insolence, une vraie liberté de ton et d'action, car ce cinéma-là se faisait avec peu d'argent. Or, cette manière de faire est complètement d'actualité. Cet hommage crée une passerelle intéressante entre l'histoire du cinéma et la situation actuelle.

• **FG** / Locarno a, un temps, fait une place à des « films d'artistes ». Songez-vous à redévelopper cette voie ?

• **OP** / Je crois que le cinéma a intégré ce qu'on appelle les films d'artistes. Progressivement les genres se sont désenclavés, de manière naturelle. Il y aura donc une place pour ce cinéma-là, mais pas dans une section séparée.

• **FG** / Vous avez des projets avec le Centre culturel suisse de Paris. Quels sont-ils ?

• **OP** / Le CCS nous a proposé de faire écho, à Paris, à la programmation de cette 63^e édition du festival de Locarno. Nous présentons, du 22 au 24 septembre prochain, une sélection de courts métrages reflétant les « Pardi di domani » (Léopards de demain), ainsi qu'un choix de films issus de la rétrospective de cette section, qui fête cette année ses 20 ans. ■



La Piazza Grande de Locarno durant le festival. © Festival del film Locarno

LOCARNO, LE FESTIVAL ET LES BONHEURS TERRESTRES

■ En matière de cinéma et de festivals, Monsieur Père, vous êtes sans aucun doute incollable. Prêt à bondir tel le léopard qu'on chérit à Locarno, avec votre impressionnante mémoire de cinéophile, un carnet d'adresses rempli de contacts établis à Cannes et à la Cinémathèque française, et un grand sens de la diplomatie.

Mais concernant le Tessin et la région de Locarno, permettez qu'on le dise Monsieur le directeur : vous avez tout à découvrir, et c'est une chance qu'on vous en vienne presque. Aussi ne prenez pas mal ces quelques conseils d'ordre touristique, visuel, gustatif, esthétique. Ils ont pour objectif de vous rapprocher de vos festivaliers (pour qui vous travaillez, après tout) et de faire venir vos amis parisiens dans un coin de pays ensoleillé où il fait très bon vivre au mois d'août.

Vous n'aviez jamais mis les pieds à Locarno avant d'en diriger le festival ? Il y a donc beaucoup à rattraper. Parons au plus pressé. D'abord, cher Monsieur Père, nous vous suggérons le train. Car, pour beaucoup de fidèles du festival, Suisses romands en tout cas, Locarno commence bien avant Locarno. Dans un train. Les petits trains sont une obsession suisse que nous ne saurions vraiment vous expliquer ici, et c'est un autre sujet. Ce train- là, qui relie le canton du Valais au Tessin, passe par un recoin d'Italie et se faufile courageusement dans la vallée des Centovalli, une région de montagne sublime qui nous rappelle à nos modestes dimensions. Ce train, Monsieur le Directeur, vous prépare à la beauté cinématographique, au temps qui coule, à l'émotion collective, à l'élan mystique, aux terrasses et au Merlot tessinois... Il est donc plus que recommandé. La fois suivante, passez donc par l'Italie. Par la belle ville de Côme, où vous mangerez très bien et retrouverez le délicieux climat de Marseille, avant de tailler une petite route qui longe le paradis terrestre des lacs alpins et vous mène sur votre lieu de travail. Bien sûr, la traversée du Gotthard n'est pas mal non plus. Et là encore, le train permet d'éviter des bouchons qui sont à la Suisse ce que le boulevard périphérique est à Paris tous les soirs et l'autoroute du Soleil à la France un week-end de 15 août.

À Locarno – on dit Loc'ââarno, c'est l'accent tessinois, faudra vous habituer – les autochtones vous souffleront où, en 2010, déguster les meilleurs *gnocci al burro e salvia*, le meilleur risotto ou la meilleure polenta. Quoique, pour la polenta... partez, fuyez les foules zurichoises et lausannoises de Locarno. Montez dans les vallées, celle de la Maggia ou de la Verzasca. Vous découvrirez, dans un pays qui ressemble à la Corse (sauf pour l'accueil, en général moins sanguin), les bonheurs d'un grotto de pierre accroché au-dessus d'une rivière. Avant de revenir à vos obligations, la baignade s'impose. Dans le lac, si vous êtes pressé. Ou, plus spectaculaire, plus héroïque, dans les gorges d'une rivière. Là où vos festivaliers se requignent dans des eaux plus que fraîches afin d'arriver tout fringants sur la Piazza pour assister à la projection du soir. **FG** ■

Saison 10/11 Quelque chose en nous de la Comédie

La Vie est un rêve

de Pedro Calderón de la Barca
mise en scène Galin Stoev
du 13 au 23 octobre 2010

SOS

de Yan Duyvendak et Nicole Borgeat
du 2 au 6 novembre 2010

Loin de Corpus Christi

de Christophe Pellet
mise en scène Michael Delaunoy
du 12 au 20 novembre 2010

Mary Stuart

de Friedrich Schiller
mise en scène Stuart Seide
du 23 au 26 novembre 2010
à Château Rouge, Annemasse

Princess Nation

d'après *Drames de princesses*
de Elfriede Jelinek
mise en scène Maya Bösch
du 7 au 11 décembre 2010

Katharina

de Jérôme Richer, inspiré de
L'Honneur perdu de Katharina Blum
de Heinrich Böll
mise en scène Anne Bisang
du 25 janvier au 13 février 2011

Comme un vertige

spectacle musical de Yvette Théraulaz
mise en scène François Gremaud
du 1^{er} au 13 mars 2011

Le Mystère du bouquet de roses

de Manuel Puig
mise en scène Gilberte Tsaï
du 25 mars au 2 avril 2011

Les Grandes personnes

de Marie NDiaye
mise en scène Christophe Pertion
du 12 au 21 avril 2011

L'Usage du monde

adapté du récit de Nicolas Bouvier
mise en scène Dorian Rossel
du 3 au 8 mai 2011

PARAdistinguidas

Quatrième série des *Pièces distinguées*
écriture et direction La Ribot
du 26 au 29 mai 2011

Un Tramway

d'après *Un Tramway nommé Désir*
de Tennessee Williams
mise en scène Krzysztof Warlikowski
avec Isabelle Huppert
du 14 au 18 juin 2011
au Bâtiment des Forces Motrices (BFM)

COMÉDIE
GENÈVE

La Ribot © Isabelle Meister

Comédie de Genève - Centre dramatique / Bd des Philosophes 6 - 1205 Genève / 022 320 50 01 / www.comedie.ch



Nalini Malani

Splitting the Other

Jusqu'au 6 juin 2010

Philippe Decrauzat & Jean-Luc Manz

(Prix Gustave Buchet 2010)

2. 7. – 5. 9. 2010

Vernissage: jeudi 1^{er} juillet, 18h30

Je ne vois que le soleil

La lumière dans les collections du Musée

25. 9. 2010 – 2. 1. 2011

Ouverture de l'exposition le 25 septembre
à l'occasion de la Nuit des Musées

mcb-a

MUSÉE CANTONAL
DES BEAUX-ARTS

LAUSANNE
Switzerland www.mcba.ch

Les produits à LED de Zumtobel fascinent par leur grande efficacité, un excellent rendu des couleurs, l'absence d'entretien et un design esthétique.

La combinaison avec des commandes d'éclairage intelligentes donne des solutions lumière qui allient parfaitement qualité de lumière et efficacité énergétique.

LED'S
CONTROL
LIGHT



LED CAREENA



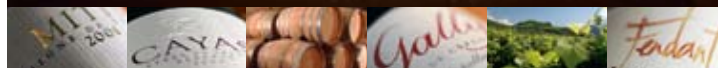
LED PANOS BioMotion



LED SUPERSYSTEM

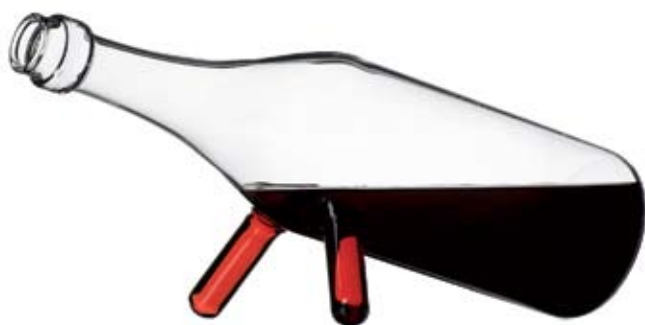
www.zumtobel.com/LED

ZUMTOBEL



Jean-René Germanier
VINS DU VALAIS

1963 VÉTROZ - VALAIS - SUISSE - TÉL.: +41 27 346 12 16 - FAX: +41 27 346 51 32 - INFO@JRGERMANIER.CH - JRGERMANIER.CH



IN VINO VERITAS UN PROJET DE MATALI CRASSET MUDAC / COLLECTION D'ART DU VERRE CONTEMPORAIN

DU 21 AVRIL AU 10 OCTOBRE 2010

OUVERTURE:

MARDI-DIMANCHE: 11H-18H

LUNDI FERMÉ, SAUF

EN JUILLET ET AOÛT, 11H-18H

ILLUSTRATION: MATALI CRASSET / BOUTEILLE DÉCANTEUR, 2008 /
VERRE SOUFFLÉ, 30,5 X 12 X 13 CM ÉDITION DE 50 EX. / GANDY GALLERY, BRATISLAVA
PHOTO: © PATRICK GRIES

mudac

MUSÉE DE DESIGN
ET D'ARTS APPLIQUÉS
CONTEMPORAINS

PL. CATHÉDRALE 6
CH-1005 LAUSANNE
www.mudac.ch

T. +41 21 315 25 30
F. +41 21 315 25 39
info@mudac.ch

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association d'amis a été créée afin de contribuer au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

— Les voyages en 2010

Les ateliers de Rennes – Biennale d'art contemporain, samedi 29 mai (aller-retour en train depuis Paris)

Art contemporain en Suisse orientale (St-Gall, Winterthour, Bregenz...), du jeudi 11 au dimanche 14 novembre

Pré-inscriptions et informations: lesamisduccsp@bluewin.ch

— Les rencontres réservées aux Amis

Le vendredi 28 mai à 18h, visite de l'exposition *À rebours* en compagnie du commissaire Jean-Christophe Ammann

— Des avantages

Les amis reçoivent *Le Phare*, bénéficient de tarifs préférentiels sur les publications, de l'entrée gratuite à tous les événements publics organisés par le Centre culturel suisse.

— Une édition d'artiste

Andres Lutz & Anders Guggisberg réalisent une édition réservée en priorité aux amis du Centre culturel suisse.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien: 50€/75 CHF

Cercle des bienfaiteurs: 150€/225 CHF

Cercle des donateurs: 500€/750 CHF

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse / 32, rue des Francs-Bourgeois / F – 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.ch

www.ccsparis.com

Longue vue sur l'actualité culturelle suisse en France / Expositions



THOMAS HIRSCHHORN
Exhibiting Poetry Today: Manuel Joseph

Thomas Hirschhorn collectionne depuis plus de dix ans des lettres et des objets du poète français Manuel Joseph. À partir de cette collection et des mots du poète, le plasticien suisse, installé depuis 1984 à Paris, a conçu *Exhibiting Poetry Today*. Présentée au Cneai (Centre national de l'édition et de l'art imprimé), sur la petite île des Impressionnistes à Chatou, l'exposition a été pensée comme un véritable « manifeste visuel ». « *Je veux que la forme de cette exposition permette un voyage à l'intérieur de l'écriture* », affirme Thomas Hirschhorn, qui veut ici traduire le travail de Manuel Joseph et y impliquer le public. « *Depuis 25 ans que je le connais, Manuel Joseph m'a démontré que la poésie est sa réalité et qu'il la vit dans une radicalité inouïe avec ses livres, ses lectures publiques, les textes intégrés, ses papiers disséminés, ses échanges administratifs. Je veux essayer de montrer que cette réalité, celle d'un poète aujourd'hui, va bien au-delà du fait d'être imprimé dans un livre à couverture blanche.* » Ce n'est pas la première fois que ce plasticien et ce poète travaillent ensemble. En 1999, Manuel Joseph, auteur de plusieurs recueils, dont trois parus chez P.O.L., signait une série de textes accompagnant l'œuvre présentée par Thomas Hirschhorn lors de la Biennale de Venise.

Le texte et l'objet imprimés sont des éléments familiers dans l'œuvre du plasticien qui travaille souvent à partir de matériaux de récupération pauvres, comme le carton, avec lesquels il crée des installations et des sculptures, intervient dans l'espace tel un architecte. En 2005, il avait littéralement transformé les locaux du Centre culturel suisse avec son installation *Swiss-Swiss Democracy* dont le contenu politique avait marqué les esprits. Il y produisait aussi un journal quotidien, véritable tribune prolongeant son regard, critique et réactif, sur la réalité sociale contemporaine. Sylvie Tanette

Chatou, Cneai, du 11 mai au 26 septembre
— www.cneai.com



EXPOSITION COLLECTIVE
Regeneration2

Quel est donc cet animal fabuleux, grenouille bleutée à hauteur des immeubles blafards ? Un cas d'*Animal Regulation*, série de la photographe chinoise Liu Di. On ne connaît pas Liu Di, ni les soixante-dix-neuf autres jeunes photographes réunis par le musée de l'Élysée à Lausanne, dans une exposition destinée à tourner sur plusieurs continents. Elle passe cet été par les Rencontres d'Arles. La proposition est prospective. Elle se calque sur une expérience très réussie déjà menée par l'Élysée il y a cinq ans.

Le musée avait alors offert une vitrine à de tout jeunes photographes, récemment diplômés ou encore étudiants, en les réunissant dans *Regeneration: 50 photographes de demain*. Présentée dans dix grandes villes d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Asie, l'exposition a lancé des talents et suscité la publication d'un ouvrage qui fait référence depuis. L'Élysée, qui célèbre ses 25 ans en 2010, convie à nouveau les espoirs de la photographie les plus frais et prometteurs, issus de plus de deux cents grandes écoles de photographie du monde entier. Surtout pas de bilan ou de rétrospective dans *Regeneration2*, mais des propositions qu'on espère surprenantes et régénératrices, et des regards neufs qui flairent déjà ce que sera le cœur du XXI^e siècle. Florence Gaillard

Arles, du 3 juillet au 19 septembre
— www.rencontres-arles.com



RENATE BUSER
In | Ex
L'artiste Renate Buser produit de l'architecture imaginaire grâce à la photographie. Les images monumentales de cette Argovienne installée à Bâle produisent un enchantement, un trouble, une énigme. En juxtaposant des points de vue, en modifiant les perspectives, en tronquant les façades, en montrant des intérieurs, elle joue d'illusions pour que notre œil se délecte

de bâtiments, promenades et ensembles urbanistiques. À Paris, Renate Buser se voit confier un magnifique terrain de jeu : la Cité internationale universitaire. Lieu d'utopie pacifique où 10 000 étudiants, chercheurs et artistes de 140 nationalités cohabitent, la Cité est un paysage unique par ses pavillons aux styles divers, répartis sur 34 hectares ; Le Corbusier fut l'architecte du bâtiment suisse. Pour ce projet qui tient de la maison de poupée et de l'architecture fantastique, la photographe investit les façades de quatre bâtiments : la Maison internationale, la Maison Deutsch de la Meurthe, le Collège néerlandais et la Fondation suisse. FG

Paris, Cité internationale universitaire, jusqu'au 24 octobre
— www.ciup.fr



OLAF BREUNING
Comme nombre d'artistes contemporains, le Suisse Olaf Breuning nage dans la pop culture. Disons même qu'il se faufile allègrement au cœur de l'artillerie lourde de l'industrie culturelle : cinéma d'action, clips vidéo, séries Z, films d'horreur où l'hémoglobine coule à flots... Olaf Breuning joue à partir de ce matériau visuel et culturel, s'approprie des personnages, des scénarios, y intervient de travers, etc. Si vous appréciez les costumes de gorilles, la science-fiction où traîne un reste de carton-pâte

et les souvenirs en polyamide des enfants nés dans les années 70, Olaf Breuning est votre homme. Lui-même est né en 1970, dans le canton de Schaffhouse. Il vit entre New York et Zurich, réalise des installations et des films aux allures de projets amateurs, qui ne le sont pas toujours, dans lesquels il se met en scène. La démarche de Breuning est un révélateur de strates culturelles. L'art contemporain, perçu comme élitaire, la télévision et la publicité, perçues comme des vecteurs de culture populaire, se mêlent dans les propositions de Breuning, telles des provocations telluriques qui révèlent les failles et frontières de genre, les comblent ou les écartent. Entre Matthew Barney et John Carpenter, le cœur d'Olaf balance. C'est parfaitement conscient et voulu. FG

Château-Gontier, Chapelle du Genêteil, du 3 juillet au 29 août
— www.olafbreuning.com



FRÉDÉRIC MOSER
ET PHILIPPE SCHWINGER
Exposer
Comment entrer dans la vie active ? Comment s'engager politiquement ? Dans un village d'ex-Allemagne de l'Est économiquement ravagé, un groupe de jeunes débat de ces questions. Dans le même temps, leurs parents, en grève, défilent devant leur usine. Un journaliste recueille les impressions de ces deux générations aux positions éloignées. Ce scénario, imaginé par les artistes Frédéric Moser et Philippe Schwinger pour le film *Alles Wird Wieder Gut*, prend pour point « d'entame »

la *Lettre d'adieu aux travailleurs suisses* de Lénine et le film *Tout va bien* de Godard qui décrivait une révolte dans une usine et s'éloignait du format reportage pour affirmer une position de cinéaste face à l'événement. Un « effet de distanciation » brechtien au cœur de la méthode de Moser & Schwinger dont le Frac PACA expose six installations et projections vidéo récentes (2003-2009). De l'affaire Monica Lewinsky au massacre de My Lai durant la guerre du Vietnam, le duo remet en scène des faits historiques, des événements médiatiques ou des interactions humaines dans des dispositifs de sitcoms avec des comédiens à la gestuelle théâtrale. Une façon de reconsidérer un objet devenu étrange, décalé, parfois drôle, et d'engager une dialectique. Sylvain Menétray

Marseille, Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur, du 12 mai au 21 août
— www.fracpaca.org

Scènes / Cinéma



Christoph Marthaler © Dorothea Wimmer

PRÉSENCE SUISSE AU FESTIVAL D'AVIGNON

Le grand **Christoph Marthaler** est « artiste associé » de la 64^e édition du festival. En effet, chaque année, les directeurs de la manifestation, Hortense Archambault et Vincent Baudriller, invitent un ou deux artistes à participer à la composition de leur programme, afin de se nourrir d'un dialogue entre différentes sensibilités des arts de la scène. Cette année, ils ont choisi l'écrivain Olivier Cadiot et le dramaturge Christoph Marthaler. Outre le rôle qu'il a ainsi tenu dans la préparation et le ton de cette édition 2010, le metteur en scène et musicien zurichois présentera deux spectacles. Du 7 au 17 juillet, il sera dans la cour d'Honneur du palais des Papes avec un spectacle musical, *Papperlapapp* (« Blablabla » en français) qu'il cosigne avec sa partenaire de longue date, la scénographe Anna Viebrock. Du 21 au 24 juillet au collège Chamfleuray, les festivaliers pourront découvrir *Schutz vor der Zukunft* (*Se protéger de l'avenir*, spectacle en allemand surtitré en français qui a déjà tourné sur les scènes alémaniques, et qui évoque les pratiques médicales nazies. Très connu en France, où il a en particulier signé la mise en scène d'opéras au palais Garnier à Paris (*La Traviata* ou *Les Noces de Figaro*), Christoph Marthaler ne sera pas en Avignon pour la première fois, puisqu'il y avait déjà présenté *Groundings* en 2004 et *Riesenbutzbach. Eine Dauerkolonie*, en 2009.

Le performeur lausannois **Massimo Furlan** arrive avec une nouvelle création, 1973, à voir du 10 au 14 juillet salle Benoît XII. Son spectacle évoque, ou plutôt revit, l'édition 1973 du concours Eurovision de la chanson. Comme à son habitude, lorsque dans une performance il rejouait un match de football resté célèbre, Massimo prend à son compte et réactive un événement collectif, afin d'interroger la culture populaire et sa puissance unique à établir des liens entre mémoire collective et mémoire individuelle.

Le duo **Zimmermann & de Perrot** a conçu et mis en scène *Chouf Ouchouf*, que le public pourra découvrir dans la cour du lycée Saint-Joseph du 8 au 13 juillet. Depuis une dizaine d'années, le chorégraphe Martin Zimmermann et le musicien Dimitri de Perrot ont créé un univers original et personnel où fusionnent la musique, le cirque, la danse et les arts visuels. Ici, avec le Groupe acrobatique de Tanger, les deux artistes abordent la thématique de la rencontre, de l'ouverture à l'autre, et nous invitent à découvrir une tradition ancienne d'art acrobatique qui méritait de traverser les frontières.

Cindy Van Acker présentera, du 14 au 18 juillet dans le gymnase du lycée Mistral, un ensemble de quatre solos créés en 2009 : *Lanx*, *Obvie*, *Obtus*, *Nixe*. Dans ces pièces récentes, d'une esthétique sobre et minimaliste, la chorégraphe genevoise continue d'explorer les relations entre corps et esprit, son et rythme, au sein d'un travail qui mêle danse, art de la performance et arts plastiques. ST

Festival d'Avignon, du 7 au 27 juillet

— www.festival-avignon.com



© Nicolas Lieber

OPTIMISTIC VS PESSIMISTIC
Compagnie L'Alakran / Oskar Gómez Mata

La compagnie L'Alakran pratique le dérangement comme d'autres le coup de pioche. Ses comédiens ont l'air de tomber du lit (ou du ciel!) pour nous tendre des miroirs rarement flatteurs, comme dans *Kairos*, *sisyphes* et *zombies*, présenté l'an dernier au CCS. *Optimistic vs Pessimistic* tient de la farce ou du cours de sociologie appliquée, questionne les culs-de-sac où les idéaux humains finissent presque inmanquablement.

Le metteur en scène Oskar Gómez Mata y entreprend un recyclage caustique de discours politiques, esthétiques ou moraux, mettant le doigt sur tout le verbiage bien-pensant qui grésille dans nos quotidiens. « *Nous suivons le courant, nous appuyons n'importe quoi pourvu que cela ne crée pas de problèmes, nous renonçons au conflit et à toute sorte de pensée critique* », explique-t-il en exergue. Autre invité de Week-end à la Cité, mini-festival qui se déroule dans différents lieux de la Cité internationale, Massimo Furlan. Le performeur, artiste en résidence, invite les spectateurs dans un salon saturé de brouillard d'où émergent sons, danseurs et musiciens, souvenirs personnels et fictions intimes. FG

Paris, Théâtre de la Cité internationale, les 26 et 27 juin

— www.alakran.ch
www.massimofurlan.com
www.theatredeillacite.com —



© Mario del Curro

FRANÇOIS D'ASSISE
d'après Joseph Delteil / Adel Hakim

Il y a des spectacles qui traversent les décennies. Le *François d'Assise* qu'incarne le comédien Robert Bouvier depuis 1994 continue de tourner après des centaines de représentations. Ce spectacle d'Adel Hakim, metteur en scène d'origine égyptienne formé auprès d'Ariane Mnouchkine, a trouvé de quoi servir les mots très forts de Joseph Delteil dans une scénographie minimale mais puissante. Une ampoule qui se casse, une rangée d'épis,

un grincement de manivelle. Le reste est dans la force du jeu. *François d'Assise* a été encensé car c'est un moment de grâce. Un personnage a trouvé l'auteur capable de lui donner sa dimension contemporaine et essentielle, et l'acteur prêt à faire vivre sa chair. Ce François, que Joseph Delteil n'a pas voulu saint dans le titre, est un homme plein, lié au monde, à la nature, au ciel, à sa peur. Il parle aux oiseaux et aux fleurs mais est aussi guerrier ou philosophe. Il est de ces êtres rares qui « ensaient » les hommes. « *Je crois, expliquait Delteil, au panthéisme, à cette respiration du corps accordée à celle du cosmos. S'unir à la nature et à la divinité, c'est accroître le sens de l'homme jusqu'à l'absolu. Se fondre et s'incorporer dans l'univers, c'est devenir soi-même.* » FG

Paris, Théâtre Artistic Athévains, du 8 juin au 11 juillet

— www.artistic-athevains.com



© K

HOMMAGE À PETER LIECHTI

Le 38^e Festival international du film de La Rochelle rendra hommage à Peter Liechti, auteur de films documentaires et expérimentaux qui poursuit un chemin indépendant et poétique. Le cinéaste allemand sera aussi à La Rochelle pour présenter son dernier film, *Le Chant des insectes – rapport d'une momie*, qui cumule les prix depuis sa sortie en 2009 (prix du Cinéma européen du meilleur documentaire 2009, prix Arte, etc.). L'histoire est très forte. Basée sur un roman du Japonais Shimada Masahiko, elle raconte la découverte

d'un corps de quadragénaire, momifié, dans une forêt. La momie est en réalité le cadavre d'un homme qui s'est donné la mort quelques mois plus tôt. Et qui a laissé un texte implacable, sans le moindre apitoiement, pour dire son refus du compromis social, des impératifs consuméristes ou professionnels imposés à l'être humain. Outre ce dernier film, le festival de La Rochelle est l'occasion d'une mini-rétrospective Liechti, avec *Signer ici – En route avec Roman Signer* (1996), road movie mené à travers l'Europe par Peter Liechti avec son compatriote artiste; avec aussi *Le Jardin de Martha* (1997) et *Jean le bienheureux – Trois tentatives d'arrêt de tabac* (2003) ainsi qu'une sélection de courts métrages. FG

La Rochelle, du 2 au 11 juillet

— www.festival-larochelle.org
www.peterliechti.ch —

Concerts



Michael Jarrell © Charles Daguet / Editions Lemoine

LE PÈRE
Heiner Müller / Michael Jarrell

« *Un père mort eût été peut-être un meilleur père... Le meilleur père, c'est un père mort-né.* » Celui de Heiner Müller, démocrate victime du zèle des nazis, fut arrêté chez lui en pleine nuit, en 1933. Ce fut pour son fils, enfant qui s'est senti lâche, une expérience fondatrice. Le père fut relâché, repris. Plus tard, au moment de la division de l'Allemagne, le père s'en va à l'Ouest. Le fils reste à l'Est, comme on sait. Le père donne son titre à un court texte en prose de Heiner Müller. Une radiographie glacée de la relation entre les deux hommes, un texte bien sec qui condense la moitié d'une vie, de la Seconde Guerre mondiale à la guerre froide, du nazisme au communisme. En juin 2010, *Le Père* est le socle littéraire d'un spectacle de théâtre musical qui s'annonce époustouflant au vu des talents réunis. André Wilms, comédien épataant, est ici à la mise en scène. Sur le plateau, un seul acteur et non des moindres, Gilles Privat, qui fut le comédien fétiche de Benno Besson. *Le Père*, c'est aussi une commande de l'Ircam (Institut de recherche et coordination acoustique/musique) passée au compositeur genevois Michael Jarrell. Le musicien a déjà abordé le théâtre allemand, par les textes de Bertolt Brecht dont il a adapté, pour l'opéra, *La Vie de Galilée*, ou les écrits de Christa Wolf dont il a mis en musique *Cassandra*. De Heiner Müller, il y a à transcrire la violence mais aussi l'intimité, les paysages, la sensualité diffuse. Pour avancer dans l'enchevêtrement des apparitions et des disparitions, des ombres, des fragments de mémoire, Michael Jarrell fait appel aux excellentes Percussions de Strasbourg et à l'ensemble Neue Vocalsolisten de Stuttgart. S'y ajoute un travail sur la spatialisation du son, de la vidéo. Le spectacle est proposé dans le cadre du festival Agora par l'Ircam, dans le bel écriin de l'Athénée. FG

Paris, Athénée Théâtre Louis-Jouvet, du 17 au 19 juin

— www.athenee-theatre.com
www.michaeljarrell.com
www.ircam.fr —



© Eduardo Serafini

IMPERIAL TIGER ORCHESTRA

Comme dirait Francis Falceto, l'heureux fondateur du label éthiopiennes, avec des points de suspension pour faire craindre le pire: « *L'épidémie ne cesse de s'étendre...* » Bien mieux qu'une fausse méchante grippe, cette épidémie vous prend juste sous le cœur, là où naît une sérieuse envie de danser. Le virus pénètre grâce à des cuivres à plein régime, du groove qui roule, des percussions pour attaques de tranchées et, néanmoins, un allant débonnaire et pacifique. Au Centre culturel

suisse, on a adoré la montée de fièvre provoquée par Imperial Tiger Orchestra, accueilli en février. L'épidémie des musiques éthiopiennes se répand grâce à des dizaines de *bands* qui éclosent bien loin d'Addis Abeba, tel ce groupe genevois détendu. La preuve, c'est qu'Imperial Tiger Orchestra a même emballé un public tout ce qu'il y a de plus intraitable, lors de son passage dans la capitale éthiopienne l'an dernier. Le groupe se produit ce printemps à Nantes avec Mahmoud Ahmed, chanteur désormais sexagénaire qui trône très haut parmi les icônes d'un patrimoine sonore extraordinaire. FG

Toulouse, Espace Bonnefoy, le 11 mai.
Nantes, Le Lieu unique, première partie de Mahmoud Ahmed, le 18 mai.
Beauvais – Mix Up Festival, le 4 juillet

— www.myspace.com/imperialtigerorchestra —



DK

BORN BJORG

Ils ne sont pas tennismen. Pas Suédois non plus, même si la blondeur de Lionel Coudray rappelle les rues de Stockholm vues du ciel. Pas même des joyeux drilles qui blaguent au troisième degré. Pourquoi alors ce patronyme tronqué de *racket hero*? Il faudra élucider la question entre deux platines, sur la piste du Batofar, le club-péniche rouge des bords de Seine qui accueille le duo genevois Born Bjorg (Lionel Coudray et Pascal Viscardi). On notera d'ici là que le tropisme du sportif scandinave remporte

des suffrages en Suisse romande où on répertoire déjà Sigurd, groupe de rock thuriféraire du sauteur à ski norvégien Sigurd Pettersen. Mais revenons à nos filets. Born Bjorg s'est taillé une réputation sur la scène electro suisse depuis trois ans, comme résident de L'Usine, temple alternatif à Genève, et pour ses prestations tardives dans les festivals et dans quelques-unes des meilleures discothèques d'Europe. Ces crocodiles des platines, à tendance *nerd*, diffusent une house profonde et chaude, chargée en sueur et en sensualité. Entre halètements de plaisir, références aux débuts du genre (Lil'Louis et compagnie), minimalisme germanique et vocodeur façon Chicago 1989, la péniche devrait tanguer de plaisir. SM

Paris, Batofar, soirée Sounds Better, le 3 juin

— www.myspace.com/bornbjorg



© Andrin Wriedler

ELINA DUNI QUARTET

Si poules et cochons se mettent à courir dans votre salon au simple énoncé de musique balkanique..., allez à la rencontre d'Elina Duni. Cette jeune femme, arrivée à Genève avec sa maman à la chute du régime albanais en 1992, incarne élégance et pudeur. Sa façon de revisiter la chanson traditionnelle de Roumanie, du Kosovo ou de la Grèce fait songer à Angélique Ionatos. Grâce et gravité, le chant comme histoires de singularités. Dans *Lume Lume*, son récent

deuxième disque en quartet, Elena Duni se met au service d'un trio de jazz de plus en plus tonique. Colin Vallon au piano, Bänz Oester à la contrebasse et Norbert Pfammatter à la batterie évoquent Herbie Hancock, comme pour donner au folklore des élans bop et rock. L'amour d'Elina Duni pour les brumes de Gainsbourg, évoqué avec lenteur sur son opus précédent (*Baresha*), laisse la place à une reprise virtuose et intérieure du « *River Man* » de Nick Drake. L'émotion demeure le registre d'Elina, mais elle atteint de plus en plus des sphères mystérieuses, malgré le côté très accessible de son répertoire. Le duo « *Extrangers in the Noise* » ravira ceux qui attendent la diva dans un registre plus expérimental où sa voix devient doux venin. Alexandre Caldara

Charleville-Mézières, Charleville Action Jazz, le 20 mai

— www.elinaduni.com



© Patch

FLEUVE CONGO

Aux Éthiopiens blancs de Genève (voir ci-contre) font écho les Jamaïcains blancs de Sierre. Bon sang mais c'est bien sûr, le reggae aussi est un style qui a essaimé, et depuis des lustres, même très loin de Kingston. Le voilà qui prospère allègrement en Valais où un groupe qui fait du roots ska s'appelle Fleuve Congo. Logique. Fleuve Congo, dans sa formule actuelle, date de 2005. Mais plusieurs collectifs successifs ont engendré le groupe, et le seul membre d'origine est Nicolas

Lorétan, l'auteur des textes, compositeur et chanteur de Fleuve Congo. Les affluents de ce fleuve qui coule près du Rhône ont connu des trajets variés, passant par le punk, puis le folk... Toutes choses qui ont irrigué cette formule reggae pour chansons à textes et voix de fille (Chantal Glassier), guitare, basse, batterie et cuivres, zeste d'afro-beat et pincée d'accordéon qui coulent allègrement vers la piste de danse. Car Fleuve Congo, même avec des vrais textes, est une machine à bouger. *Airlines*, quatrième album du groupe sierrois, marque d'ailleurs l'envol, en première classe, de ce *swiss reggae* qui séduit les radios et assure en scène. FG

Pontcharra, Parc Saint-Exupéry, festival Auprès de mon arbre, le 25 juin.

Yvoire, Jeud'Yvoiriens, le 22 juillet

— www.fleuvecongo.ch

Littérature



GODARD
Antoine de Baecque

Antoine de Baecque, historien et cinéophile prolifique, a osé *Godard*, première biographie en français du réalisateur. Elle s'avère passionnante. Abondants détails, soin du contexte historique, témoignages précieux. Le biographe n'a pas rencontré Jean-Luc Godard, mais il le débarrasse du brouillard de son mythe. Jamais de Baecque n'est hagiographe. Pas de fascination, pas de jugement définitif, pas de pathos. Enfant verni entre les bords du Léman et Paris, Jean-Luc sera un sportif habile, capable de marcher sur les mains – utile plus tard pour réduire la choucroute de Bardot – et de battre n'importe qui au tennis. Il est aussi cleptomane et se fera la belle avec la caisse des *Cahiers du cinéma*. En lui, depuis loin, le réflexe de voler, voire de trahir. « *Godard semble avoir pour vocation d'être malheureux et de rendre ceux qui l'entourent aussi malheureux que lui, sinon davantage: c'est la condition même de son art* », écrit de Baecque. Mais JLG est aussi un improvisateur capable de retourner les pires contraintes en sa faveur, un amoureux transi, une intelligence redoutable, en quête de poésie et de transcendance. Créateur impossible, cruel, pathétique, fascinant. Calquée sur la trajectoire épique de « l'ermite de Rolle », la biographie entremêle vie privée et politique, Histoire et cinéma, et nul besoin pour la dévorer d'être fan de JLG. On le suit de *À bout de souffle* (1960) au *Mépris* – détail qu'on aime: la villa Malaparte appartenait alors au gouvernement chinois! –, des années Dziga-Vertov à la poésie d'*Histoire(s) du cinéma*. L'homme spectral qui passe de loin en loin dans une rue de Rolle a 80 ans et présente un film à Cannes cette année. En 900 pages, on apprend énormément, pourtant le mystère demeure. Une qualité que Godard devrait au moins reconnaître à son méticuleux biographe. FG

Éditions Grasset



LE CUISINIER
Martin Suter

Le Dernier des Weynfeldt nous emmenait dans la vieille bourgeoisie zurichoise liée à l'art et aux ventes aux enchères. Avec *Le Cuisinier*, Martin Suter nous plonge dans le milieu des Tamouls réfugiés sur les bords de la Limmat. Maravan, le héros demandeur d'asile, lance avec une amie lesbienne Love Food, un service traiteur de nourritures aphrodisiaques bientôt accompagnées d'escort-girls.

Son chemin croise celui d'un homme d'affaires peu scrupuleux, déterminé à vendre des armes à l'armée sri-lankaise. Datés de mars 2008 à avril 2009, les chapitres intègrent à la fiction des faits réels ayant un lien direct avec notre héros: la crise bancaire – qui a un impact sur sa clientèle capitaliste –, et les ultimes combats des Tigres Tamouls écrasés par l'armée sri-lankaise en mai 2009. Cette tentative de faire coïncider fiction et actualité, pratiquement mois par mois, pour montrer comment des victimes de l'Histoire en viennent à se compromettre avec les profiteurs de guerre, est plutôt intéressante et novatrice. Hélas, les personnages restent trop schématiquement bons ou mauvais. Pour se consoler, on mitonnera en couple les merveilleuses recettes de Maravan données en fin de livre. Sandrine Fabbri

Éditions Christian Bourgois, traduction Olivier Mannoni



FILLE
Rahel Hutmacher

Sauvé de l'oubli par l'obstination de son traducteur, *Fille (Tochter)* est un vrai chef-d'œuvre. À sa parution en allemand en 1983, *Tochter* a reçu un accueil enthousiaste, faisant l'objet d'études jusqu'aux États-Unis. Comment renouveler le thème rebattu des relations ambivalentes entre les mères et les filles? Rahel Hutmacher

y parvient avec des poèmes en prose qui ont la force du conte, sa cruauté et son économie, sans une once de sentimentalité. À la voix dominante de la mère se mêlent celles de la fille, de l'ours, des corbeaux: le monde des humains et celui des bêtes se côtoient sans se confondre. Tour à tour possessive ou révoltée par les exigences de son enfant, prise dans un va-et-vient violent, la mère coupe les liens qui la tiennent liée, libère la fille. Comment laisser partir sans abandonner? Beaucoup de femmes ont reconnu, dans cette prose si musicale, leur propre dilemme. Psychothérapeute à Zurich, Rahel Hutmacher écrit dans le silence des poèmes aussi aigus que ce récit fascinant, sur lequel la revue *Europe* de mars 2010 a publié un cahier inédit. Isabelle Rüf

Éditions José Corti, traduction de Fernand Cambon



SEZ NER
Arno Camenisch

Le Grison Arno Camenisch (1978) étudie à l'Institut littéraire de Bienne où il a écrit *Sez Ner* sous le *mentoring* de Beat Sterchi (auteur de *La Vache*). Il a composé ce livre remarqué en allemand et en sursilvan, l'une des cinq formes de romanche. Dans la publication originale, les deux langues se font face et parfois

s'interpénètrent; aux éditions d'En bas, l'édition devient trilingue avec le français. *Sez Ner* décrit un été passé sur l'Alp Stavonsas. Là le monde éternel des armaillis, des porchers et des vachers grisons, traversé par ceux d'ailleurs, les militaires, le curé, les touristes, les promoteurs. Dans une langue syncopée proche de l'oralité – on l'imagine très bien slamée –, Camenisch enchaîne des instantanés qui saisissent un détail, un micro-événement marquant la vie chaotique, rude ou drôle de ce biotope alpin en proie aux mutations. Un armailli fait du parapente, une chèvre pisse sur un lit pendant l'ivresse du berger, la vie va son train jusqu'à la désalpe et la pluie qui emporte tout. SF

Éditions d'En bas avec le Centre de traduction littéraire de Lausanne, traduction Camille Luscher, collaboration Marion Graf



LE MOTIF DU RAMEAU
ET AUTRES LIENS INVISIBLES
Rose-Marie Pagnard

En une dizaine de romans et récits, Rose-Marie Pagnard a construit un univers chatoyant, en écho aux images de son mari, le peintre Myrha. La romancière avance sur un fil entre le fantastique et un réalisme magique bien particulier. Son Macondo à elle se trouve dans un pays nordique, dans la petite ville imaginaire de Bergue. *Le Motif du rameau* y déroule ses arabesques. C'est là

qu'Ania et Ennry se sont mariés après des enfances douloureuses. Orpheline, Ania a échoué au Foyer des enfants spéciaux, d'où l'a sauvée un couple de charmants équilibristes. Ennry Pinkas, qui a assisté au suicide de son père, est devenu un juriste réputé que l'on consulte jusqu'au Japon. Ania l'y suit: elle seule peut, parfois, endiguer les accès de folie de son époux. Autour du couple gravitent des figures fantasques: les parents adoptifs d'Ania, une petite Japonaise, Pivoine Rose, un éditeur exubérant et Ben, l'écrivain fortuné, amoureux de madame Pinkas, qui n'a d'yeux que pour son tout petit et imprévisible mari. La nuit aussi est un personnage de ce roman dont l'écriture musicale esquisse une danse de vie et de mort. Dans le camp de la mort, la disparition de l'éditeur et celle de l'enfant que porte Ania. Dans le camp de la vie, le lien indéfectible entre les époux par-delà la folie. IR

Éditions Zoé

Arts



ROCKSTARS
Hannes Schmid

Durant sept ans, entre les années 70 et 80, tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une rockstar planétaire était photographié par Hannes Schmid, zurichois vadrouilleur né en 1946. Après une épopée sud-africaine au début des années 70, puis la fréquentation assidue des musiciens, il s’immergera dans la folie collective de pèlerinages en Inde, dans l’univers viril de la Formule 1, dans la mode et d’autres microcosmes divers. Dans l’œuvre de ce grand monsieur au parcours zigzagant, il y a néanmoins un fil rouge. Qui consiste à déceler des mythologies, à les dégonfler, les attraper de biais. Ainsi ce livre *Rockstars* – magnifique livre-objet en édition limitée – aligne Debbie Harry, Nina Hagen, les barbus de ZZ Top, les grimés de Kiss ou les sourires édentés de Motörhead. Toutes et tous jouent le jeu attendu de l’imagerie rock, mais il y a là une douceur en plus, un naturel qui domine. *Rockstars*, sous sa jaquette de vernis noir, a des airs d’album de famille. Même Bob Geldorf ressemble à un petit cousin, période post-acné. Il n’y a pas moins bling-bling que ces clichés-là. C’est le rock d’avant MTV et d’avant le porno chic qui a mis du vernis jusque sur les petits matins blêmes. Ce que Schmid capte, ce sont les liens, les amitiés, le quotidien. Toutes choses palpables parce que le photographe faisait partie de cette intimité, de l’avant et après-scène. Ainsi, chevelus sur fond de papiers peints seventies (ah les jolis délavés!), chanteuses surblondes avec épaulettes au veston (ah le nylon satiné des années 80!) ou membres d’Abba aux sports d’hiver, voici les idoles d’il y a quarante ans, affairées en cuisine ou prenant la pose des familles avec chien et marmots. Dieu que la déjante avait l’air bon enfant! FG

Éditions Patrick Frey

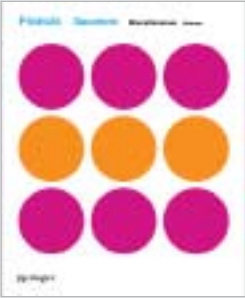


VOICI UN DESSIN SUISSE
Collectif

Les mythes fondateurs de la vénérable Helvétie? La bravoure de Guillaume Tell, les trous dans le gruyère et... le dessin. Seul ce dernier est avéré. Tradition il y a! Elle remonte à la fin des années 60 lorsque l’exposition *Quand les attitudes deviennent formes* (1969) hisse le dessin au rang d’art majeur. En 1976, l’exposition *Mentalität*, montée par Jean-Christophe Ammann au Kunstmuseum de Lucerne,

puis *Le Dessin suisse 1970-1980*, montée par Charles Goerg, soulignaient encore le trait. Qu’est devenu le dessin durant la dernière décennie? C’est tout l’enjeu de l’exposition *Voici un dessin suisse*, organisée par le Musée Jenisch de Vevey et visible actuellement au Musée Rath à Genève. Avec une bonne dose d’ironie, son catalogue présente en couverture un dessin de Josse Bailly. Son personnage chevelu croque de ses dents irrégulières le titre du livre. En lieu et place de braguette, un visage, des yeux bleu acier grands ouverts... Une sélection de quarante artistes témoigne d’un important vivier, dans lequel le choix du figuratif l’emporte souvent sur l’abstrait ou le géométrique (Damián Navarro, Karim Noureldin). Qu’on lui appose l’étiquette d’onirique (David Chieppo), néoromantique ou vernaculaire (Amy O’Neil), le dessin vit, remarquablement. Florence Grivel

Éditions jrp | ringier



MISCELLANEOUS ABSTRACT
Francis Baudevin

Il y a une étrange familiarité dans les images de Francis Baudevin. Ou une inquiétante étrangeté, comme qui dirait. C’est que ses tableaux et peintures murales ont leurs origines dans des objets graphiques tels que des emballages de produits pharmaceutiques, des logos de marque ou des couvertures d’album

– la musique étant l’autre grande affaire de cet artiste lausannois. Sur la toile, les textes, noms et intitulés disparaissent; restent des formes, des couleurs, une identité graphique forte, tel le vert et jaune du paquet d’aspirine ou les ronds roses et oranges des magasins ABM, présents sur la couverture de *Miscellaneous Abstract*. L’impression de déjà-vu n’est pas au cœur du propos. Au peintre importe avant tout l’abstraction géométrique et la force graphique, déployée jusque dans le texte de l’interview: polices de caractères de tailles variables et parti pris de malaxer le texte comme une matière, à décrypter parfois, contribuent à la belle facture de ce livre, paru à l’occasion du Prix de la société des arts de Genève attribué à Francis Baudevin en 2009. FG

Éditions jrp | ringier

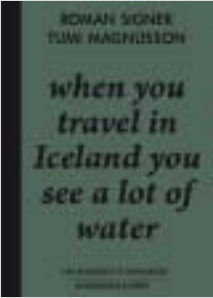


LA PIEL DE LAS CIUDADES /
THE SKIN OF THE CITIES
Gian Paolo Minelli

C’est bien ici une affaire de peau, de toucher. Les textures traversent l’image. Chez Gian Paolo Minelli, photographe tessinois installé depuis plusieurs années à Buenos Aires, les gens, le bois, les parkings et les poubelles semblent une matière tactile et plastique. Bien sûr, les décors anciens du Teatro Colón ont la patine

poétique, évidente. Mais Minelli excelle aussi lorsqu’il montre le grain d’une paroi de prison, d’une cicatrice de rouille dans le béton, du tatouage sur un dos d’homme. Tout devient beau alors, dans ces quartiers pourris de Piedra Buena, en banlieue de la capitale argentine. Ce n’est pourtant pas un lieu touristique, mais un lieu de violence et d’abandon. Esthétisation du laid? Non, mais beauté du monde réel et de ses habitants lorsque, comme Minelli, on les regarde quotidiennement. Dans ses images, tout est architecture, pourtant Minelli n’est pas un photographe plasticien qui esthétise les rudesses urbaines. Dans ses images, tout est réalité sociale, pourtant Minelli n’a rien, mais vraiment rien, d’un photographe misérabiliste. C’est là son art: une forme d’honnêteté suprême de l’œil. FG

Éditions jrp | ringier



WHEN YOU TRAVEL
IN ICELAND YOU SEE
A LOT OF WATER
Roman Signer
& Tumi Magnússon

La couverture évoque le vieux document rare, la carte au trésor roulée dans un sac en cuir tanné. C’est un *travelbook* que Roman Signer publie ici. Un carnet de voyage d’artiste dans une île dont les paysages ne perdent jamais de leur puissance (contrairement à l’économie nationale...). Roman Signer, même en voyage,

demeure un homme épris de fumées et d’explosions. Avec l’artiste islandais Tumi Magnússon, peintre, photographe et ici compagnon de route, il parle beauté brumeuse ou énergie hydraulique. Dans leur dialogue, Signer s’exprime dans une langue mixte qui passe sans formalités de l’anglais à l’allemand ou au *schwizertutch*. Les photographies de Barbara Signer (oui, la fille de...) et Michael Bodenmann montrent une île de beauté minérale et végétale, de maisons simples mais accueillantes. C’est banal lorsque l’on photographie l’Islande, sauf que leurs images produisent leur petit effet supplémentaire: celui d’enfoncer le lecteur dans l’humidité. Comme si le livre imposait qu’on s’essuie les mains après l’avoir feuilleté. Et puis que l’on parte, *travelbook* en poche, faire nous aussi crisser nos semelles sur les cailloux et les mousses. FG

Éditions Scheidegger & Spiess

Disques



1983
Sophie Hunger

Toujours ce voile sur la voix encore gamine. Toujours la fragilité d’une tigresse. Toujours des allers de gospel enfiévré et des retours de mélancolie. Toujours le minimalisme des instruments pour laisser la voix à la proue. Mais quoi..., dire « toujours » alors que Sophie Hunger n’a que 26 ans et qu’elle faisait encore figure de découverte il y a deux ans ? C’est que l’ambassadrice, malgré elle, du folk rock suisse revient avec un troisième disque attendu, donc scruté. Il s’appelle simplement *1983*, comme l’année de naissance de la chanteuse. Sur la couverture, Sophie hésite à qui mourra le premier, d’elle ou de vous ? Ça n’a pas grand-chose à faire avec le contenu, mais Sophie Hunger s’en réfère paraît-il à une artiste contemporaine autrichienne. À la première écoute, *1983* s’annonce comme le parfait « album de la continuité ». Traduction : aucune surprise. C’est *Monday’s Ghost*, son précédent album, dans une nouvelle déclinaison. Et puis, on réécoute et réécoute. Et là, minute papillon ! L’oreille est toute imprégnée. Revirement. C’est d’ailleurs la force du petit univers de Hunger, évident déjà dans son précédent disque : l’art de s’installer subrepticement. Sophie est sombre et solaire. Douce mais pas captive. Une féline à voix d’enfant désinvolte. Elle crée comme personne ses ambiances de pluie où perce un rayon. Et cela submerge parfois, comme dans le très beau « *Headlights* », dans « *Citylights Forever* », titre déjà largement rodé en tournée, ou encore dans « *Travelogue* ». Sophie Hunger offre des instants sublimes lorsqu’elle laisse du silence, de l’espace (presqu’a cappella dans « *Leave Me With the Monkeys* ») ou se lance dans un quasi récitatif, comme sur « *D’Red* », titre en dialecte dont on parie qu’il sera bientôt un classique du répertoire alémanique... On apprécie tendrement la reprise de Noir Désir, « *Le vent nous portera* », même si le minimalisme de la version Hunger en fait un petit galet lisse, trop joli pour éclipser l’original. FG

Two Gentlemen
— www.myspace.com/sophiehunger



SOLANGE LA FRANGE
Solange La Frange

Ils sont créateurs de vêtements, graphistes, photographes. Enfin..., ils étaient. Car depuis plusieurs saisons, le groupe tricéphale Solange La Frange n’a plus le temps de couper la moindre pointe fourchue, tout occupé qu’il a été à perdre son eau dans du rock electro punk aux vertus dépuratives, sur scène : Paléo Festival de Nyon, Montreux Jazz Festival, Printemps de Bourges, Transmusicales de Rennes, Eurockéennes à Belfort, Vieilles Charrues à Carhaix... Le trio

veveysan a eu les honneurs d’un grand chelem festivalier. Enfin, au printemps 2010, un disque. Julie Hugo, la chanteuse, est une sorte de PJ Harvey soprano, plus samplée que sa « grande sœur » britannique, et jamais folk. Elle assume par contre une tendance *lolly pop* côté pile et punk côté face, mais toujours totalement décomplexée de la glotte, alors que Tristan Basso dope les rythmes et que Luca Manco se charge des fondations, basses intraveineuses pour réseau mobile de danseurs motivés. Solange La Frange chante « *Give Me a Reason to Yeah Yeah Yeah* ». On répond que la raison c’est eux, allez, puisqu’ils viennent pêcher le compliment. Et puis que ce titre de morceau, au milieu de leur album, raconte bien leur attitude, sorte de lucidité terrifiante d’enfant fonçant tout droit, la nuit, pour casser la baraque avec panache. FG

Two Gentlemen
— www.myspace.com/solangelafrance



FIRST BOX THEN WALK
Oy

Des pirouettes vocales et des variations de registres déconcertants. Pour son premier album solo, *First Box Then Walk*, Oy stupéfie littéralement. Suisse d’adoption, native du Ghana, la chanteuse impressionnait déjà sur les déliantes hybridations d’Infinite Livez vs Stade : *Live At La Guinguette* (2009), *Morgan Freeman’s Psychedelic Semen* (2008) et *Art Brut Fe De Yoot* (2007). En vingt-six morceaux, truffés d’interludes, Oy (Joy

Frempong de son vrai nom) épanche sa soif d’esthétiques multiples. Habitée de la scène des musiques improvisées, elle repousse ses limites vocales au fil de pièces où se croisent l’expérimental, l’electro, le hip-hop, le jazz, la soul et l’art acousmatique. Du piano dans l’esprit de Satie se mêle à des chants rageurs ou profonds, à la manière de son héroïne Nina Simone. Samples et machines, scat et scansion, saturation et fluidité, instruments-jouets et boucles electro dessinent sa mosaïque. Jeux de pistes mémoriels et humour frappadigue complètent ce tableau. Dada adorerait Oy. Qui montre aussi ses dons d’ubiquité scénique, depuis des galeries d’art contemporain new-yorkaises jusqu’aux clubs et festivals plus traditionnels. Bluffant de maestria.

Olivier Horner
Creaked Records
— www.creakedrecords.com



THE MUSIC OF PIPILOTTI RIST'S PEPPERMINTA
Anders Guggisberg / Roland Widmer

Il y a des antécédents sérieux à cette association entre Anders Guggisberg, musicien et plasticien, et Pipilotti Rist, vidéaste, parfois chanteuse en solo ou en *girls’ band* au temps des Reines prochaines. Ainsi Pipilotti, guidée par Guggisberg dans sa reprise d’un tube de Chris Isaak, « *I Don’t Want to Fall in Love* », valait bien mieux qu’une cure intensive

de Prozac, avec d’immédiats effets libérateurs et dopants. L’an dernier, Pipilotti Rist a retrouvé Anders Guggisberg sur la bande sonore de son film *Pepperminta*. Premier long métrage et incursion ambitieuse dans le cinéma grand format d’une artiste contemporaine qui marche, de vidéos en installations, sur le fil opaque de la féminité, des éléments liquides, des couleurs du monde, des rêves diffus d’êtres en floraison. Le film *Pepperminta* a passé la rampe avec difficulté, mais sa musique, livrée dans un beau coffret d’images et de textes, voyage comme une comptine sans prétention. Rock bubble-gum, electro sifflante et chants d’oiseaux appellent l’héroïne mentholée à voguer, sur des titres aux noms de couleurs, entre l’enfance et les canopées. FG
Hugofilm et Scheidegger & Spiess
— www.pepperminta.com



IN DOG WE TRUST
Dog Almond

Avec *In Dog We Trust*, le tandem romand resurgit à la façon de superhéros canins. Christophe Calpini (compositions et production pour Bashung, Stade, Erik Truffaz, Mobile in Motion ou Pascal Auberson) et Franco Casagrande (chant et textes pour Moonraisers, Awadi, Chapter) avaient, dans *Feathers & Sun*, opté pour des costumes simiesques afin de mieux brouiller les pistes sonores. Les voilà dans un croisement fou entre le gorille et le chien dans

« *Dogzilla* ». Le délire ciné-musical, complété par « *Spack to Enterprise* » ou « *The Running Man* », renforce les liens incestueux que leur bande-son aime à cultiver avec le 7^e art. Le répertoire du tandem montre un dynamisme ébouriffant. Les décalages humoristiques et les clins d’œil rendent *In Dog We Trust* des plus ludiques. Les complices concrétisent une lente et belle mue, partie d’un blues acoustique urbain voilà sept ans, transitant par un « electro-blues-abstract-pop » qui a conduit à des sphères plus sensuelles et charnelles. Des grooves reggae côtoient des airs soul-funk ou des canevas plus jazz, hip-hop ou âprement electro-rock. De ballades lancinantes en précipités saccadés, de moments d’allégresse à des ivresses éthérées, Dog Almond prêche l’étourdissement. OH

Absinthe Music
— www.absinthemusic.com

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 5^e numéro
13 000 exemplaires

L'équipe du Phare
Les codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
La responsable de rédaction : Florence Gaillard
Les graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
La secrétaire de rédaction : Maryse Charlot
Le photographe : Printmodel, Paris
Les imprimeurs : Deckers&Snoeck, Anvers.

Le journal est composé avec les polices
de caractères B-Prohelvetia,
Chronicle et Maurea.
Il est imprimé sur Cyclus offset 100 % recyclé.

Dialogue avec les lecteurs
Pour nous communiquer vos remarques,
faire paraître une annonce pour
vos événements ou recevoir Le Phare
à votre adresse, contactez-nous :
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois,
75003 Paris
+33 (0) 1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Services
Les livres, disques et DVD présentés
dans nos pages MADE IN CH sont disponibles
à la librairie du Centre culturel suisse.

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, mai 2010
ISSN 2101-8170

Ont contribué à ce numéro pour des textes

Alexandre Caldara Poète, journaliste, il monte des spectacles
et a créé un site d'entretiens avec des personnalités qui font
l'actualité en Suisse romande, www.les-autres.ch.

Mireille Descombes Journaliste, critique d'art et spécialiste
de design et d'architecture pour L'Hebdo, elle suit aussi
de près l'actualité théâtrale romande.

Sandrine Fabbri Ancienne journaliste (Journal de Genève,
Le Temps), traductrice, elle est aujourd'hui écrivain
et organisatrice de soirées littéraires.

Marie-Pierre Genecand Journaliste, critique de théâtre
et de danse pour différents médias romands, entre autres
Radio suisse romande Espace 2 et Le Temps.

Florence Grivel Critique et chroniqueuse d'art, auteur,
performeuse, elle anime l'émission Les Matinales sur Radio
suisse romande Espace2.

Olivier Horner Journaliste spécialisé en chanson et musique
actuelles, il écrit dans Le Temps depuis 2001. Il prépare
cette année un livre-anniversaire pour la 35^e édition du Paléo
Festival de Nyon.

Matthieu Jaccard Architecte et historien de l'art, commissaire
de la Distinction romande d'architecture 2010.

Sylvain Menétrey Journaliste de l'agence Largeur.com,
il travaille au deuxième numéro de la revue Dorade.

Arnaud Robert Journaliste pour Le Temps, RSR La Première,
rédacteur en chef du magazine So Jazz, il est aussi
programmateur musical.

Isabelle Rüf Ethnologue de formation, elle est journaliste
et critique littéraire pour Radio suisse romande Espace 2
et Le Temps.

Sylvie Tanette Née à Marseille, elle vit à Paris et travaille
comme journaliste et critique littéraire pour la Radio suisse
romande, L'Hebdo et Le Monde des livres.

Ont contribué à ce numéro pour des inserts d'artiste

Silvia Buonvicini est née en Suisse en 1966 et vit à Zurich.
Cette artiste plurielle est active autant dans l'art contemporain
que le théâtre expérimental avec la troupe Klara, la danse
et la musique au sein du groupe Knut & Silvy. Dans le domaine
des arts plastiques, elle a mis au point la technique
du brending, qui consiste à dessiner à même la moquette
en la brûlant au moyen d'un fer à souder. Silvia Buonvicini
crée aussi des installations, des environnements, des sculptures,
des dessins et des livres, dans lesquels se croisent et
s'entremêlent des figures humaines et animales. Son univers
est singulier, souvent délirant, drôle et emprunt de poésie.
Elle a participé à des expositions à Attitudes (Genève)
en 2002 et 2004, à Circuit (Lausanne), à Filiale (Bâle) et
au Kunstmuseum d'Olten en 2004. Sa dernière réalisation
d'envergure a consisté en un vaste dessin pyrogravé sur
l'intégralité des anciens sols en moquette du musée Jenisch
de Vevey en 2009.

HOIO
HOIO est la première entreprise importatrice de produits
provenant de l'île fictive de Santa Lemusa. Située quelque part
entre l'Atlantique et la mer des Caraïbes, cette île présente
des paysages très différenciés : falaises, plages, forêts,
montagnes, plaines. Cette richesse topographique se reflète
dans la production culinaire de l'île. Riz ou rhum, saucisses
ou épices, haricots bavards ou foie de chamou, tout
ce qui germe, pousse, est chassé ou pêché, a un goût
particulier et s'accompagne souvent d'une histoire. HOIO
s'efforce d'offrir quelques-uns de ces produits – et
quelques-unes de ces histoires – à ceux qui ne peuvent
se rendre régulièrement à Santa Lemusa. Depuis sa fondation
en juin 2001, HOIO ne s'est pas seulement engagée en faveur
de la culture culinaire de l'île, elle soutient également
de nombreux artistes, auteurs et chercheurs de Santa Lemusa.
HOIO, projet aux confins de la littérature, de l'art et
de la cuisine, dispose de la 4^e de couverture du Phare pour
les trois numéros de 2010.
Plus d'infos sur le site www.hoio.ch

Centre culturel suisse de Paris

Exposition / salle de spectacle
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
(au fond du passage)
du mardi au dimanche : 13 h - 19 h

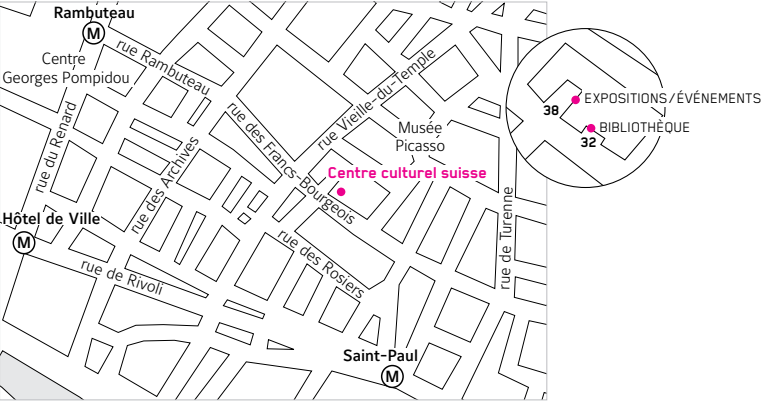
Librairie
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10 h - 18 h
samedi et dimanche : 13 h - 19 h

Renseignements / réservations
ccs@ccsparis.com
T +33 1 42 71 44 50
du lundi au vendredi : 10 h - 18 h

Tout le programme détaillé sur
www.ccsparis.com
et par la newsletter mensuelle :
newsletter@ccsparis.com

Tarifs
Tables rondes / conférences : entrée libre
Soirées : entre 4 et 10 €

L'équipe du CCS
codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
administration : Katrin Saadé-Meyenberger
communication : Elsa Guigo
chargée de production : Celya Larré
technique : Stéphane Gherbi, Kevin Desert
accueil et librairie : Emmanuelle Brom et Andrea Heller
rédaction Le Phare : Florence Gaillard
accueil : Amélie Gaulier, Margot Jayle,
Eduardo Serafim et Yuki Shiraishi



fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Prochaine programmation

Du 18 septembre au 19 décembre 2010

Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger, *Comment rester fertile ?*
exposition personnelle



© Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

Du 22 au 24 septembre 2010

Le Festival international du film de Locarno
présente une sélection de courts métrages issus
de la section « Léopards de demain » 2010.

Du 29 septembre au 3 octobre 2010

Extra Ball, festival d'arts vivants

Du 13 au 15 octobre 2010

Yan Duyvendak et Nicole Borgeat,
SOS (Save Our Souls), performance

Du 26 au 30 octobre 2010

Eugénie Rebetez, *Gina*, danse / théâtre

Les partenaires



Santa Lemusa / Port-Louis

www.hoio.ch

